

LA GAZELLE



numéro 42 - mai 2023

2€

**DÉCROCHER
LA
LUNE**



Evern

Sommaire

SOCIÉTÉ

DÉLIQUESCENCES D'UN RÊVE POSSIBLE.
L'odyssée des infirmières philippines aux États-Unis
page 3

LA COURSE À L'ESPACE, HERSTORY OU HISTORY ?
pages 4 - 5

POLITIQUE

DOSSIER.
La jeunesse de Mai 68 ou le complexe de la mémoire sélective
pages 6 - 8

LA TERRE DES PROPRIÉTAIRES, L'AILLEURS DES SQUATTEURS
page 9

LES CÉILLETS NE CRAIGNENT PAS LE GEL
page 10

DIPLOMATIE

INGÉRENCES SPATIALES
pages 11 - 12

LA TRAVERSÉE DE LA MÉDITERRANÉE
ou la grande désillusion européenne
pages 12 - 13

CULTURE

LA LUNE, l'impossible. Lecture politique du caligula de camus
pages 14 - 15

LE DÉSASTRE DE LA LUNE
page 15

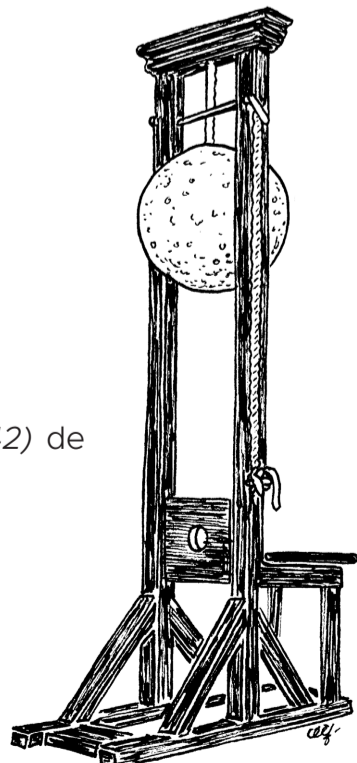
FICTION

LOLA
pages 16 - 18

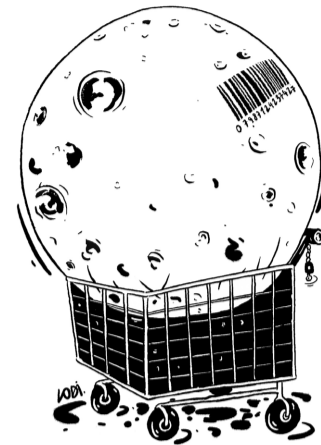
POÈMES
pages 19 - 20

Écoutez la playlist *Décrocher la Lune (42)* de ce numéro sur  Spotify

Couverture : Evern.



Edito



Le passage du vingtième au vingt-et-unième siècle s'est fait en deux images. Celle du mur de Berlin abattu. Celle de deux tours jumelles qui s'effondrent. La cabale de la fin de l'histoire aura duré dix ans. Au crépuscule d'un premier quart de siècle, de nouvelles images hantent notre conscience historique comme autant de répliques sans fin.

Kaboul, Afghanistan, 31 août 2021. D'un avion militaire américain surchargé en fuite tombent des corps. L'image de la fin d'un premier quart de siècle, de la fin d'une hégémonie, du début d'un nouvel ordre mondial.

Depuis cette fuite, les Talibans ont repris le pouvoir. Malgré leurs promesses, les droits des femmes lentement acquis lors de l'occupation américaine sont abolis. Les femmes ne peuvent plus participer à la vie politique. De fait, leur seule présence dans l'espace public se fait désormais à visage couvert. La majorité des emplois leur est désormais inaccessible et les longs déplacements n'auront plus lieu qu'avec la présence d'un homme.

Depuis le 24 décembre 2022, les femmes afghanes ne peuvent plus travailler pour des ONG. Depuis le 4 avril 2023, elles ne sont plus autorisées à travailler pour l'ONU. Le symbole fort d'un retour en arrière de vingt années. Et si le nouveau quart de siècle qui s'ouvrait était celui d'un grand bond en arrière ? D'une dissolution du droit international ? D'une remise en cause profonde du démocratisme, principe social de tolérance et principe politique de pacification ? D'une incurie et d'un cynisme vis-à-vis des Droits de l'Homme et des institutions qui s'en portent garants ?

Le conservatisme est une attitude qui consiste à remettre au goût du jour des fictions d'un passé fantasmé. Penser que l'on faisait mieux avant sans songer que cet avant n'existe pas. Après les fièvres progressistes, de nouvelles clameurs conservatrices se répandent un peu partout, comme en réaction.

L'Afghanistan n'est que le symptôme le plus voyant de cette profonde récession qui germe de part et d'autre du globe. Ceux qui y étaient venus défendre la démocratie, l'égalité, la liberté, s'en sont rendus paradoxalement les plus zélés pourfendeurs. Vingt années durant lesquelles ces valeurs ont pu exprimer leur propre antinomie, au bénéfice d'un flottement sur lequel s'élaborent de nouvelles idéologies, de nouvelles diplomaties, de nouveaux raffinements de la souffrance humaine.

Berlin, Kaboul, New York. Aux images impérieuses sans sommation succèdent parfois le truchement sensible de la littérature. Au hasard d'une librairie, je me suis plongé dans Syngué sabour. Pierre de patience d'Atiq Rahimi, prix Goncourt 2008. Un livre dense au sujet des corps des femmes dans un Kaboul saigné de factions talibanes. Les premières lignes du livre sont : "Quelque part en Afghanistan ou ailleurs". Non pas que les mêmes événements ont lieu ailleurs, mais que les événements qui ont lieu ailleurs ont tous l'empreinte symbolique de l'Afghanistan.

Au sein d'une telle éclipse s'augurent pourtant de nouvelles Lunes. Il s'agit de les trouver.

Alexandre Jadin

DÉLIQUESCENCES D'UN RÊVE POSSIBLE : L'ODYSSÉE DES INFIRMIÈRES PHILIPPINES VERS LES ÉTATS-UNIS.

Suzanne Busson

le rêve américain



L'Amérique du Nord, quand elle était encore une colonie britannique, était déjà considérée comme une terre d'asile, une terre de renouveau, une terre de tous les possibles. Malgré des politiques de restriction de l'immigration, les flux migratoires en direction des États-Unis persistent. D'Ellis Island au XXe siècle, située à New York, à la frontière mexicaine actuelle, les portes d'entrée se multiplient. En 2015, 48 millions de personnes habitant aux États-Unis sont nées à l'étranger, soit 15% de la population, faisant de lui le premier pays d'accueil de migrants¹.

Le rêve américain a pris plusieurs visages : celui de l'explorateur, d'abord, puis celui du pionnier à la recherche d'un idéal religieux ou politique, mais aussi celui du chercheur d'or, ou de l'artiste ambitieux. Aujourd'hui encore, de nombreuses personnes choisissent les États-Unis en espérant avoir accès à un meilleur confort de vie. L'American way of life, longuement diffusé dans l'industrie cinématographique, fait rêver les habitants des pays en développement. L'espoir de pouvoir accéder à la propriété et à une consommation simplifiée décide des immigrés à choisir les États-Unis.

Les infirmières philippines : un exemple de rêve brisé par le plafond de verre

Les infirmières philippines ne font pas exception. Attirées par des salaires alléchants et la promesse d'une vie meilleure, elles sont 80% à sauter le pas et à aller s'installer à l'étranger. Les liens entre les Philippines et les États Unis sont très étroits du fait du passé colonial qui les unit. L'année 1946 marque l'indépendance des Philippines et la fin de la libre circulation de ses infirmières vers le pays américain. Un régime de quotas se met ensuite en place, ce qui limite drastiquement les départs.

Néanmoins, le manque de main d'œuvre pousse les autorités états-uniennes à réviser leur politique d'immigration. Dès 1965, la loi sur l'immi-

gration favorise la venue des étrangers qui travaillent dans le secteur médical, s'ils s'engagent à travailler deux ans dans les hôpitaux publics et à repartir par la suite. Des organismes de recrutements sont également payés directement par les États-Unis : ils touchent entre 2000 et 5000 dollars par infirmière recrutée. Ces dernières sont d'autant plus encouragées à partir que les frais de transport sont pris en charge. C'est à une véritable institutionnalisation de la migration qu'on assiste. En effet, les États-Unis codifient et organisent les études d'infirmières aux Philippines. Ils insistent sur l'apprentissage de la langue anglaise mais aussi une professionnalisation américaine du métier d'infirmière avec la disparition, dans son intégralité, de la médecine traditionnelle, auparavant très présente. De plus, la profession devient extrêmement genrée : être infirmière en étant un homme est mal vu.

Les États-Unis d'Amérique sont construits autour de leur histoire migratoire. Qu'est-ce qui fait de ce pays une destination phare pour de nombreuses personnes souhaitant changer de mode de vie? Le cas des infirmières philippines permet de revenir sur les enjeux sociaux qui rythment les flux migratoires.

En effet, les infirmières philippines ne gagnent, en moyenne, que 59% du salaire des employés américains. Par ailleurs, leur statut d'infirmière est moins bien reconnu qu'aux Philippines : les relations avec les médecins comme avec les patients sont difficiles. La politesse à leur égard est proscrite dans leur quotidien à l'hôpital. Elles sont des travailleuses temporaires, et s'engagent à ne rester que deux ans sur le territoire, ce qui encourage différentes formes de violences psychologiques à leur égard. Malgré la nécessité pour les États-Unis d'engager ces femmes, elles ne peuvent pas toucher au rêve américain, et n'ont accès ni à la propriété ni à un pouvoir d'achat vraiment important. Si elles effleurent leur rêve, la xénophobie, qui entretient leur situation précaire, les empêche de décrocher la Lune.

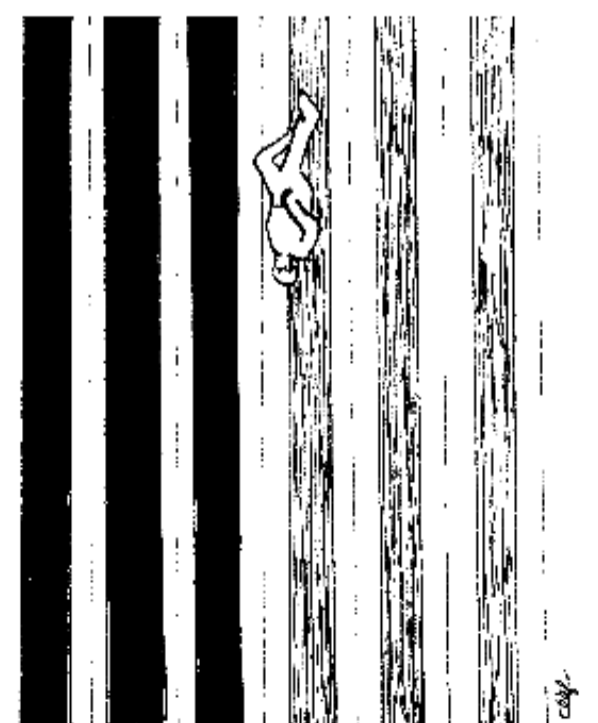
Malheureusement la vérité sur place est très différente de leurs attentes. Lorsqu'on lit les entretiens réalisés par Mariquita Davison-Panizza², on apprend la désillusion de ces femmes qui se retrouvent confrontées au « plafond de verre » que constitue la xénophobie institutionnalisée. Effectivement, on peut remarquer un clivage de traitement entre les employés américains et les travailleurs philippins. Celui-ci passe par différents aspects: les regards, les remarques mais aussi les rapports avec la hiérarchie et le salaire.

La xénophobie : un frein persistant à l'intégration socioprofessionnelle

En effet, les infirmières philippines ne gagnent, en moyenne, que 59% du salaire des employés américains. Par ailleurs, leur statut d'infirmière est moins bien reconnu qu'aux Philippines : les relations avec les médecins comme avec les patients sont difficiles. La politesse à leur égard est proscrite dans leur quotidien à l'hôpital. Elles sont des travailleuses temporaires, et s'engagent à ne rester que deux ans sur le territoire, ce qui encourage différentes formes de violences psychologiques à leur égard. Malgré la nécessité pour les États-Unis d'engager ces femmes, elles ne peuvent pas toucher au rêve américain, et n'ont accès ni à la propriété ni à un pouvoir d'achat vraiment important. Si elles effleurent leur rêve, la xénophobie, qui entretient leur situation précaire, les empêche de décrocher la Lune.

En effet, les infirmières philippines ne gagnent, en moyenne, que 59% du salaire des employés américains.

² Mariquita Davison-Panizza, "Les infirmières philippines dans l'hôpital américain : une expérience interculturelle", Face à face, 1 | 1999



American Icarus

¹ Pison, Gilles. « Le nombre et la part des immigrés dans la population : comparaisons internationales », Population & Sociétés, vol. 563, no. 2, 2019, pp. 1-4.

Le gouvernement philippin profite également de ces migrations. En

LA COURSE À L'ESPACE, HISTORY OU HERSTORY ?

Nathan Gombert

Le prochaine équipée se rendant sur la Lune sera plus représentative des identités et des origines de la population états-unienne. La ségrégation raciale ainsi que le sexisme n'épargnaient pas le domaine de la conquête spatiale. Pourtant, malgré l'inégalité de traitement, des femmes ont œuvré à la réussite spatiale. Retour sur leurs parcours édifiants.

Tout le monde se souvient du "petit pas pour l'homme..." mais pour-quoi oublier celles qui oeuvraient dans l'ombre depuis le début pour que ce "petit pas" soit un jour possible ? "Décrocher la Lune", partir à la conquête spatiale, ces rêves ont certes été ceux de nombreux hommes, mais également de nombreuses femmes qui ont prouvé qu'elles étaient à la hauteur de leurs homologues masculins. Conquête spatiale, conquête féminine pourrait-on ainsi dire... c'est en tout cas ce que nous laisse penser l'histoire de trois femmes noires engagées dans la NASA dans les années 50 : Katherine Johnson, Mary Jackson, et Dorothy Vaughan. Grâce à ces trois mathématiciennes, les américains sont parvenus à devancer le bloc de l'Est dans la conquête spatiale.

Les "figures de l'ombre" de la Nasa

Remontons dans le temps... Nous sommes en 1969, les Rolling Stones chantent *Satisfaction* et le mouvement hippie bat son plein. Derrière cette ambiance festive, une bataille est en train de se livrer. Elle oppose, depuis les années 50, les Etats-Unis à l'URSS, qui en pleine guerre froide, ont décidé de poursuivre le conflit dans l'espace. Katherine Johnson derrière son poste de télévision, dans son bureau, observe attentivement le décollage de la fusée de la mission Apollo 11 pour la Lune. Elle est concernée plus qu'une autre personne, car c'est elle qui a aidé à préciser les trajectoires spatiales.

Née en 1918 en Virginie-Occidentale d'un père bûcheron et d'une mère enseignante, Katherine était ce qu'on pourrait appeler "une surdouée". A 14 ans seulement, elle obtient son diplôme d'école secondaire et poursuit ses études jusqu'à obtenir un doctorat en mathématiques. En 1953, elle rentre à la NASA, alors nommée la NACA. Son travail, passé sous silence par ses homologues de la NASA, fut pourtant essentiel.

D'abord calculatrice humaine à l'époque où les ordinateurs faisaient leurs débuts, Katherine Johnson sera ensuite sélectionnée grâce à ses compétences mathématiques pour plusieurs missions de première importance. "Mercury-Redstone 3" et le premier lancement d'un Américain, Alan Shepard, dans l'espace, et ensuite "Mercury-Atlas 6" qui envoya John Glenn en orbite terrestre, sont autant de missions rendues possibles par les calculs décisifs de Katherine. "Si elle dit qu'ils sont bons, je suis prêt à partir." affirmait même en 1962 John Glenn avant de se rendre dans l'espace, fondant son destin et son entière confiance dans les calculs de la mathématicienne.

Autre personnalité majeure dans la course à l'espace, Mary Jackson est née en Virginie. Passée par la Phoenix High School, elle est ensuite admise à l'université de Hampton et obtient une licence en mathématiques et sciences physiques. Par la suite, elle devient professeure, puis réceptionniste, avant d'intégrer un groupe de calculatrices à la NACA, sans pouvoir prétendre à un diplôme d'ingénieur. C'est à ce moment-là qu'elle fait la rencontre de Katherine et Dorothy.

Mais c'est réellement de sa rencontre avec Kazimierz Czarnecki en 1953 qui l'invite à travailler avec lui au département de recherche sur la compressibilité que va naître chez Mary Jackson une envie irrésistible de devenir ingénieure. Ce qu'elle fera en 1958 lorsqu'elle deviendra la première femme noire ingénieure de la NASA.

Ayant fait l'expérience dans sa carrière des inégalités rencontrées par les femmes et les minorités dans la NASA, Mary Jackson décide de s'engager en faveur de l'égalité des chances. C'est ainsi qu'elle crée dans les années 70 une soufflerie supersonique dans la ville de Hampton afin d'encourager les jeunes

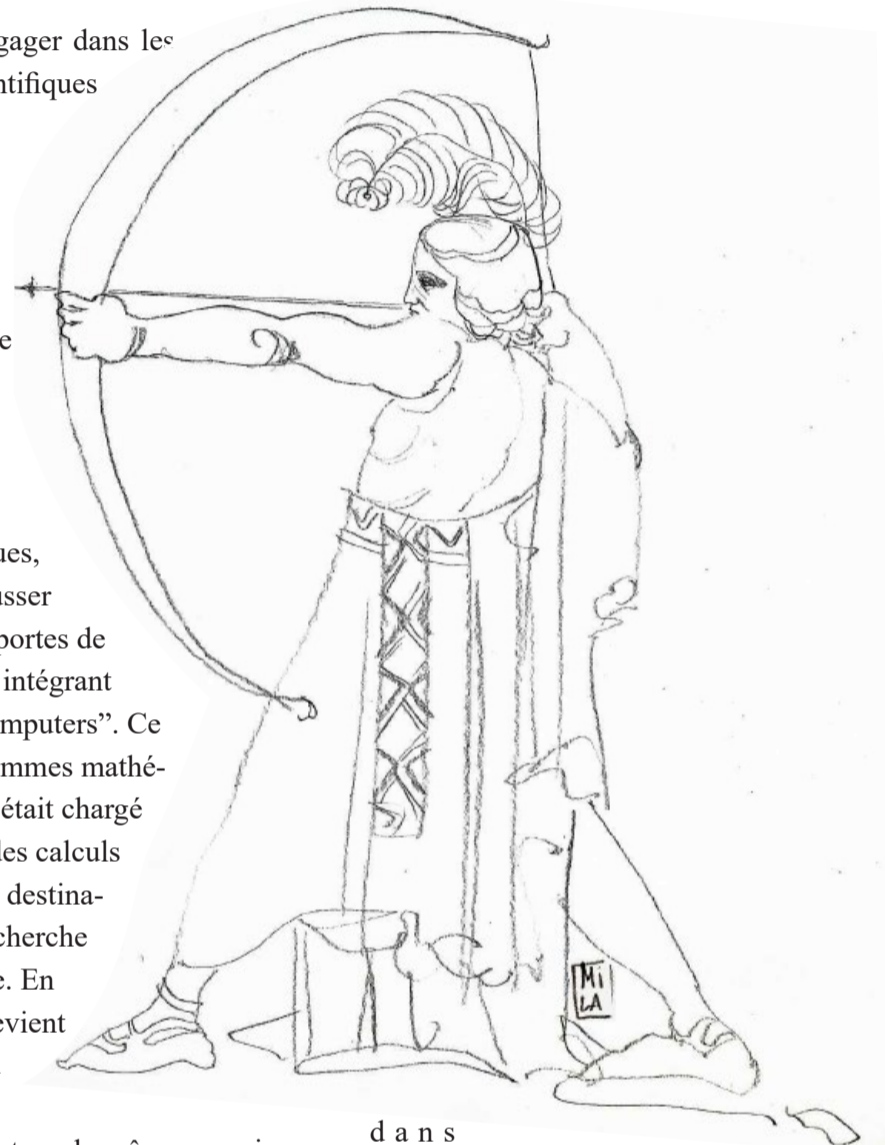
filles à s'engager dans les études scientifiques

Comme ses consœurs, Dorothy Vaughan, née dans l'État du Missouri, enseigna d'abord les mathématiques, avant de pousser en 1943 les portes de la NASA en intégrant les "West computers". Ce groupe de femmes mathématiciennes était chargé d'effectuer des calculs complexes à destination de la recherche aéronautique. En 1949, elle devient directrice du West Area Computers, et par la même occasion une des premières femmes à occuper un poste de superviseuse.

En 1961, alors que la NASA commence à se doter de son premier ordinateur, Dorothy Vaughan décide d'en faire un atout, une opportunité, et se spécialise dans le secteur du calcul numérique. A la fin de sa carrière, elle est ainsi experte en programmation informatique, et enseigne le langage Fortran à ses collègues.

Des mathématiciennes noirs à l'écart de leurs collègues blancs

Katherine Johnson, Mary Jackson, Dorothy Vaughan, chacune, à leur manière, ont participé à laisser une marque immuable sur l'histoire de la conquête spatiale. Un constat qui peut paraître paradoxal si on le met au regard du contexte ségrégationniste des lois américaines. Les trois mathématiciennes ont ainsi subi un "double handicap"



dans leur profession, tour à tour discriminées du fait de leur sexe, mais aussi de leur couleur de peau.

Le premier handicap dans l'Amérique des années 50 pour une femme de couleur était l'accès aux études. Priver les populations noires de suivre certaines études, constituait *defacto* une manière de les empêcher d'exercer certains métiers, notamment des métiers valorisés par la société leur permettant de s'extraire de leur condition matérielle. L'emprunt limité de livres à la bibliothèque pour les personnes noires, la ségrégation des écoles publiques jusqu'en 1953 ou encore l'inaccès à certaines études sont autant d'éléments qui étaient présents pour garantir un ordre hiérarchisé à la faveur des blancs.

C'est ce dont témoigne le parcours de Mary Jackson qui a dû par exemple mener une véritable bataille juridique pour suivre les cours dispensés au lycée d'Hampton pour devenir ingé-

nieure. A cette époque, le lycée est réservé uniquement aux blancs du fait de lois ségrégationnistes (Jim Crow) interdisant aux noirs ce type d'études. Mary Jackson est alors contrainte de demander à un juge la permission d'étudier dans une université blanche, ce qui lui est finalement accordé.

Un autre obstacle rencontré par les mathématiciens, notamment Katherine Johnson, est l'interdiction pour les femmes d'assister à certaines réunions de la NASA. En effet, Katherine Johnson s'est vue refuser au début de sa carrière l'accès à certaines réunions. Mais à force de persévérance, elle est parvenue à avoir accès, tout comme ses collègues masculins, aux réunions, sans quoi elle ne disposait pas des informations nécessaires pour son travail et ne pouvait participer aux délibérations.

Ces discriminations du quotidien rencontrées par les trois femmes sont également visibles dans le système ségrégationniste même. Dorothy Vaughan a été, dans le début de sa carrière, affectée à la West Area Computers en Virginie, une unité ségréguée comme il en existait beaucoup à la NASA. Les mathématiciennes noires pouvaient dès lors faire leurs recherches, mais devaient

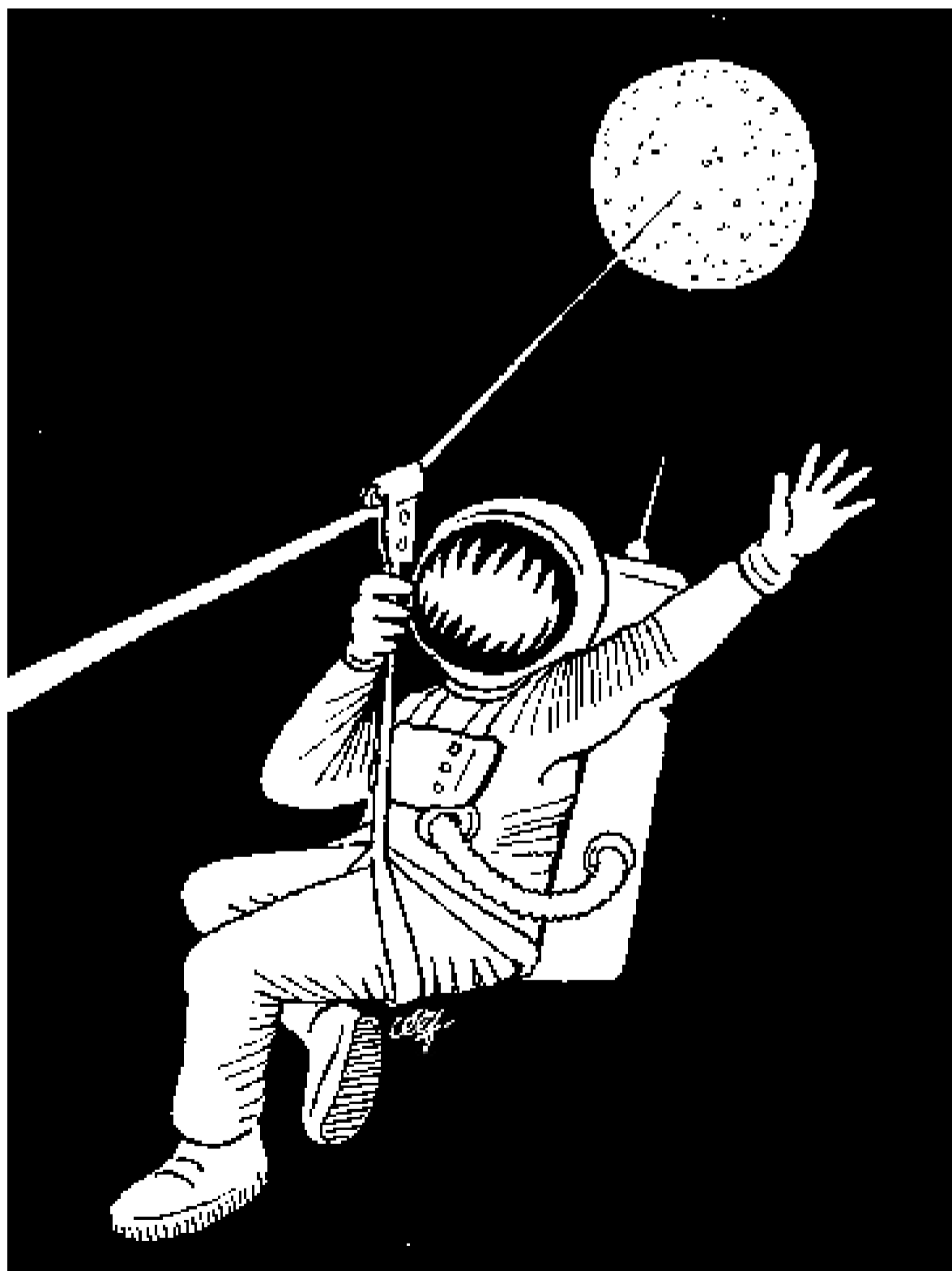
suivre plusieurs règles, comme celle d'utiliser des toilettes séparées de celles de leurs homologues blancs. Ce qui était d'une certaine manière un moyen de leur faire perdre du temps, la plupart des toilettes noires se trouvant loin de leur lieu de travail.

Décrocher la Lune en 2023, un rêve pour tou.te.s ?

Néanmoins, malgré les discriminations, malgré les préjugés, les travaux et le parcours de ces trois femmes ont permis de prouver que les femmes noires étaient capables de faire les mêmes choses, voire plus. Grâce à elles, la NASA a été contrainte d'évoluer, de revoir ses méthodes, pour devenir l'une des premières organisations gouvernementales à mettre fin à la ségrégation en son sein. Ainsi, des quotas ont été peu à peu instaurés pour valoriser une discrimination positive envers les minorités. Des politiques continuent d'ailleurs d'être mises en place comme en avril 2022 : la NASA a publié un plan d'action pour "rendre l'espace plus accessible". Ce programme soutient notamment les efforts du gouvernement américain pour améliorer l'équité raciale au sein du gouvernement fédéral.

En 2019, la première sortie dans l'espace 100% féminine avait lieu depuis la Station spatiale internationale, rappelant que la "conquête de l'espace" demeure très inégale. Aujourd'hui, 90% des astronautes de la NASA sont blancs et seuls 10% sont des femmes. Pour autant, si le domaine spatial est principalement un domaine masculin, les femmes n'ont pas dit leur dernier mot et nombreuses sont celles qui contribuent, chaque jour un peu plus, à faire bouger les lignes. Au-delà des astronautes, en France par exemple, Amicie Monclar, directrice générale de Zephalta, s'attache à rendre le voyage spatial plus écoresponsable, bas carbone.

Ainsi on ne voit pas pourquoi la conquête spatiale, perçue comme l'exploit par excellence pour "l'Homme avec un grand H" ne devrait pas ouvrir ses portes à tous et toutes. Comme le disait l'astronaute Anna Kikina à l'occasion d'une conférence de presse : "L'humanité sur Terre est représentée par deux sexes, il est donc normal que les deux la représentent dans l'espace." Or, qui sait, le premier humain à "décrocher Mars" pourrait être une femme ?



DOSSIER : LA JEUNESSE DE MAI 68 OU LE COMPLEXE DE LA MÉMOIRE SÉLECTIVE



NANTERRE LA SCANDALEUSE EST-ELLE UNE OUBLIÉE ?

Lucas Brangé

Nanterre s'est longtemps maintenue dans notre mémoire nationale comme le foyer incandescent des luttes étudiantes : le souvenir du mouvement du 22 mars y était pour beaucoup. Toutefois, cette effusion nanterrienne semble périliter : Nanterre s'oublie. Dans son livre *Mémoire Collective*, Halbwachs usait d'une métaphore judicieuse : « C'est que l'histoire, en effet, ressemble à un cimetière où l'espace est mesuré, et où il faut, à chaque instant, trouver de la place pour de nouvelles tombes. » L'histoire est un parc funéraire extensif et presque immodéré. La situation est radicalement différente pour le cimetière des mémoires, avare en espace. Dans un jeu d'échanges et d'instabilités du souvenir, chaque nouvelle tombe mémorielle s'érige en lieu et place d'une tombe déjà enracinée. Dès lors, écartelée entre temps et mémoire, Nanterre et son 68 paraissent avoir vu leur concession funéraire dans le cimetière national expirer.

Se remémorer

Pour ne pas oublier, rappelons les faits. Le 22 mars 1968, dans la toute jeune faculté de Nanterre, à l'accent de Sorbonne déclassée et extra-muros, survint le scandale. Dans le contexte d'une répression contre la Comité Vietnam national une cent-cinquantaine d'anars et de communistes prennent d'assaut la tour administrative de l'université.

« **Soyez réalistes, demandez l'impossible !** », ce slogan politico-poétique illustre bien l'effervescence de la jeunesse en Mai 68 qui voulait « changer le monde » et inventer une nouvelle société plus égalitaire. Cette révolte reste effectivement dans la mémoire collective comme une période d'affirmation politique, d'émancipation des jeunes et de profondes mutations de la société française. Néanmoins, le mouvement de Mai 68 et les engagements de cette jeunesse semblent avoir été depuis partiellement oubliés, instrumentalisés et émiettés. Que reste-t-il réellement de cet élan spontané et collectif qu'a été Mai 68 ?

Notre dossier tente de répondre à cette question qui gravite autour de trois axes. A travers une reconstitution historique des premières étincelles du brasier à Nanterre s'ouvre une réflexion sur la sélection des cendres historiques sur lesquelles s'est bâtie la mémoire collective. Cette dernière est profondément mouvante : dans un second article, c'est la métamorphose des torches des soixante-huitards en politique, du fait de l'instrumentalisation du mouvement par certains leaders, qui est examinée. L'occasion de s'interroger dans un dernier moment sur ce qui subsiste des cendres du mouvement chez les étudiants actuels : de la simple poussière d'étoiles ou des braises encore fumantes ?

Dans une appréciation mémorielle actuelle, on constate que Mai 68 par sa frontière historique indéfinie tend à absorber tout un ensemble de réalités indistinctes. Où commence et où s'arrête Mai 68 ? Les bornes chronologiques, comme la frontière nationale, s'étendent au fil des années dans les publications historiques. Dans l'ouvrage dirigé par Michelle Zancarini-Fournel et Philippe Artières 68, *Une histoire collective (1962-1981)*, les « événements de mai-juin 68 » sont analysés à l'aune d'une « séquence historique longue », on ne parle plus de Mai 68 mais de « ces années 68 ».

Cependant, la mémoire collective ne peut être aussi exhaustive. Sélective, discontinue et individuelle, la mémoire sacrifie les réalités et les vérités historiques à quelques événements, dates et acteurs, souvent les plus médiatisés. Mai 68 gagne en distorsion et en généralisme, éclipsant par-là les aventures les plus diverses et décisives tel le mouvement du 22 mars. La mémoire collective s'accorde sur « un récit dans lequel Mai 68 jaillit soudain de nulle part, de manière tout à fait spontanée », note Kristin Kross. Nanterre-la-folie s'efface peu à peu derrière le concept-obus de Mai 68.

De ce carcan, une petite minorité en désire plus. Plus d'émancipation et de libertés. Et, tout d'abord, celle des membres interpellés du Comité Vietnam national. Ensuite, la leur. Les bonnes mœurs les broient. Le 22 mars, ce jansénisme s'apprête à basculer vers un tout autre paradigme : « Vivre sans temps mort, jouir sans entraves » (UNEF Strasbourg, 1967).

Mais, avant tout, il faut « ROMPRE AVEC DESTÉCHNIQUES DE CONTESTATION QUI NE PEUVENT PLUS RIEN » (Manifeste du 22 mars 1968). Le mouvement du 22 mars représente tout un microcosme pour repenser l'imaginaire des luttes étudiantes. Entre rupture et genèse, Nanterre-la-folie, torche allumée du mois de mars, gagna mai, Paris et la France entière.

« L'organisation de l'oubli » (Paul Ricoeur)

Alors pourquoi Nanterre et le 22 mars n'inspirent plus ? Pourquoi la mémoire nationale ne semble plus agir et revendiquer ce souvenir commun ?

Au fil du temps, Mai 68 finit par être conçu par le biais d'un simplisme réducteur, encouragé et accentué par le discours politique et médiatique. Paris gangrène la presque totalité du mouvement 68. Nanterre, berceau de luttes et de contestations, est oblitérée, tout comme le prolongement de la lutte à la nation et à l'international. Une variété de manifestations étudiantes, ouvrières et populaires, est occultée par l'ombre de la chapelle de la Sorbonne et de la coupole du Panthéon.

« Voir une chose, observait Ricoeur, c'est ne pas en voir une autre. Raconter un drame, c'est en oublier un autre. » Il ne faudrait pas oublier que si la conflagration de Mai 68 n'a

DOSSIER : LA JEUNESSE DE MAI 68 OU LE COMPLEXE DE LA MÉMOIRE SÉLECTIVE

pour origine exclusive et univoque Nanterre et le mouvement du 22 mars, l'étincelle n'en était pas moins allumée. Si le souvenir collectif du 22 mars peut se maintenir « dans une partie limitée du corps social », à l'échelle nationale, le mouvement semble devenu définitivement historique, en tant qu'événement n'agissant plus sur le temps présent.

À l'inverse, Mai 68 et son généralisme, tout en montrant des signes de fatigue et de délitement au fur et à mesure de la mort de ses acteurs et contemporains, sont à cheval entre l'objet historique et le souvenir collectif infusé. Peu à peu, ce souvenir tend à se maintenir au sein de

la société par le fil de la mémoire empruntée, en d'autres termes, par une médiation collective « enrichie du passé historique » (Ricoeur), loin de la mémoire sensorielle de ses témoins.

Quand la France s'ennuie, une avant-garde étudiante a exprimé un désir de subversion politique, sexuel, éthique, poétique, paradigmatique... Au moment où certains occupent les facs, souhaitent rompre, promouvoir une altérité, s'opposer à la chose établie, la folie de Nanterre pourrait regagner les imaginaires comme formidable catalyseur de rupture, d'inventivité et d'autonomie. Maintenant, immobilisons-nous un instant, il faut nous ressouvenir, car Nanterre n'attend plus que nous et notre réminiscence.

miste et négation des violences policières, ce jugement éthique de Mai 68 révoque toute conséquence politique, laissant la parole aux « jeunes modérés » de la génération de 86. Ce jury décrit Mai 68 comme ayant détruit une France faste, riche, glorieuse, dirigée par un président prestigieux, l'ayant transformée en un champ de bataille calciné, où voitures brûlées et pupitres d'universités sont entassés. Une telle représentation de Mai 68 dans cette émission grave dans notre mémoire l'image d'un Quartier Latin mis à feu et à sang par des jeunes révoltés, acharnés et effrénés, qui dévorent le cadavre de la politique réfléchie.

Des changements culturels, certes, sont soulignés, mais ces ex-gauchistes, vision dégradée et ridée des soixante-huitards, entretiennent une mémoire biaisée, et tous les dix ans dans des émissions commémoratives, parlent à la place de cette masse de militants qui marquait les débuts d'une jeunesse politique, et qui a donné toute son ampleur à Mai 68. Nier cette masse est nier Mai.

LES SOIXANTE-HUITARDS ET LA POLITIQUE : MEUTE ENRAGÉE OU INEXISTANTE ?

Valentine Pastor

« **L** ne s'est rien passé en France en 1968. Les institutions n'ont pas changé, la condition des travailleurs n'a pas changé, rien ne s'est passé. » Telle est la remarque de Wolf Lepenies sur la mémoire des années post-Mai 68 en politique. Si durant les années 68 (entre 1968 et 1986) la mémoire des changements culturels amenés par cette jeunesse révolutionnaire est mise en avant, l'abondance de littérature, d'émissions de télévision, de traités philosophiques et d'analyses sociologiques ont étouffé un mouvement politique de masse sous les parcours de certains, des chefs de meute autoproclamés leaders ou porte-paroles, qui ont instrumentalisé et confisqué les revendications des jeunes de 68.

Les soixante-huitards, cette bande de jeunes révoltés « comme des rats et beaucoup d'autres animaux » selon Raymond Aron, sont discrédités, disséqués et caricaturés par les adultes, ceux qui font de la vraie politique, au profit des « figures de Mai 68 » telles que Daniel Cohn Bendit, Laurent Joffrin ou Bernard Kouchner, devenus ensuite « modérés ». Mais comment ce mouvement de masse, qui cherchait à renverser l'élitisme de la politique française, a-t-il pu être réduit à de simples figures, spécialistes autoproclamés, dans la mémoire des vingt années qui lui ont succédé ? Ce paradoxe est tout le propos du livre de Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*.

Des « enragés », comparés aux révolutionnaires les plus virulents de la Révolution française, voilà quel est le portrait des jeunes de 68 fait par une élite politique effrayée des repréailles du « tiers-état », qu'elle décrédibilise. Cette « meute », désireuse de guillotiner une certaine société française élitiste, a échoué et, dans les années 80, la plupart des militants sont devenus des inconnus.

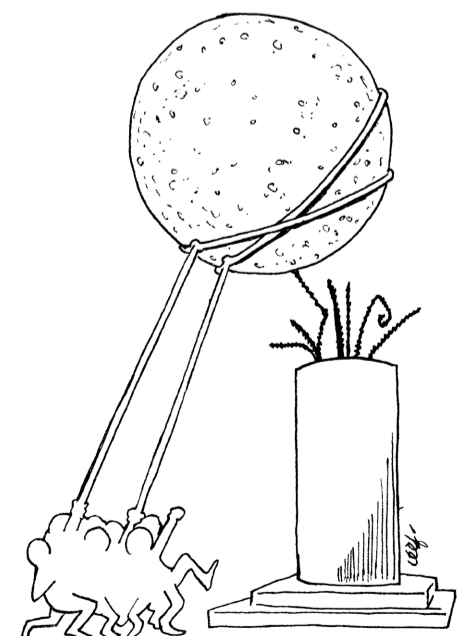
Daniel Cohn Bendit, « Dany le Rouge », célébrité de Mai 68, pavé à la main le 22 mars à Nanterre et pancarte brandie le 13 mai devant La Sorbonne, devient dix ans plus tard député vert en Allemagne, comme s'il voulait fuir cette image de jeune anarchiste désirant le bûcher de la société. Mais si même lui, la « voix de Mai 68 », « le vrai leader de 68, le seul en vérité » selon Laurent Joffrin, souhaite se détacher de son rôle de soixante-huitard, la mémoire des jeunes enragés en politique ne peut être que déconsidérée. Trop révoltée selon les Gaullistes, et trop idéaliste selon la jeunesse morale des années 80, la meute des soixante-huitards n'a fait qu'hurler un soir de pleine Lune : elle n'a fait que du bruit, elle n'a rien changé. Pire, elle a échoué.

Ces portes-paroles ex-militants gauchistes et reliques du mouvement développent alors un discours révisionniste de Mai 68 à la télévision et dans leurs travaux écrits.

L'émission « Le Procès de Mai », animée par Bernard Kouchner en 1988, est l'autel d'un sacrifice politique du mouvement des jeunes. Entre caricature d'un ultra-féminisme extré-

Mais la mémoire de Mai 68, en plus d'être niée, est reniée dès 1976. Son image trop farouche est reléguée vers la sphère éthique par d'anciens combattants comme Kouchner ou Weber, qui souhaitent donner une image socioculturelle à Mai 68 en la démembrant de ses revendications politiques, afin d'oublier leurs « erreurs du passé ».

Ainsi, la mémoire de Mai 68 est défigurée par ceux qui s'auto-proclament ses défenseurs : oubliée par son chef Danny le Rouge devenu Vert, puis décriée par la génération morale des années 80 qui pointe du doigt des jeunes trop extrémistes. Ce sont eux qui, en parlant de Mai 68, ont favorisé l'oubli de la meute. On se remémore Mai 68 en politique comme la représentation d'une masse grouillante par une élite taciturne. La génération des soixante-huitards, invisibilisée et oubliée, aura donc appris qu'il ne faut laisser personne parler à sa place.



DOSSIER : LA JEUNESSE DE MAI 68 OU LE COMPLEXE DE LA MÉMOIRE SÉLECTIVE



LA JEUNESSE ENGAGÉE DE MAI 68 VOULAIT « CHANGER LE MONDE », QU'EN EST-IL DE LA JEUNESSE AUJOURD'HUI ?

Manon Kubiak

réclament une transformation profonde de la société ».

Aujourd'hui, en France, l'impression qu'un changement radical est nécessaire est toujours véritablement ancrée dans la population. D'après le Baromètre 2020 de la Direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative (Djepva)³ «

69 % de nos concitoyens estiment que la société a besoin de changer profondément d'orientation ». Les jeunes entre 18 et 30 ans sont plus mesurés et perçoivent ce changement moins indispensable. Cela amène à penser qu'ils sont moins engagés qu'en 1968, impression qui semble être confirmée par leur faible engagement sur les ronds-points au moment des Gilets jaunes ou dans les instances de débats « grand débat » créés par le gouvernement. Alexandre, 22 ans, partage à ce sujet que « l'image ultra politisée de Mai 68 ne me parle pas trop, je ne suis pas véritablement engagé politiquement ».

Cependant l'enquête de la Djepva met aussi en valeur la tendance à la hausse de l'engagement bénévole qui concerne 40% des jeunes en 2020 et cette tendance n'est pas près de s'arrêter puisque les deux tiers des 16 000 lycéens sondés en 2018 par le Cnesco⁴ ont exprimé leur volonté de s'engager à l'âge adulte. Avec une préférence, et on observe ici un changement, pour les actions ponctuelles et spontanées, détachées de tout parti politique et de toute organisation traditionnelle. La jeunesse d'aujourd'hui semble davantage attachée à des actions concrètes, individuelles, qui peuvent être radicales mais l'idéologie semble moins importante que la pratique. Maya, 20 ans, incarne bien ces nouvelles formes d'engagements présentent chez tous les étudiants interrogés : « J'ai ces valeurs, par exemple, de féminisme, d'écologie, je suis contre le racisme mais je ne fais pas partie d'une association, je vais à des manifestations mais pas régulièrement. Cependant, cela influence mon quotidien, notamment mes convictions écologiques : je mange moins de viande,

La jeunesse révoltée de Mai 68 refusait de se résigner face à l'ordre établi. Alors qu'Alfred Sauvy prédisait déjà en 1959, « Ces enfants vont faire parler d'eux non seulement par leurs besoins mais bientôt par leurs idées, leurs actes¹ », les étudiants en 1968, animés du désir de réinventer collectivement la société et faire entendre leur voix politique, s'engagèrent. Mais qu'en est-il de la jeunesse d'aujourd'hui, souvent présentée comme égoïste et dépolitisée par leurs aînés ? Cinq étudiants s'expriment sur ce que représente, pour eux, Mai 68, ainsi que sur leurs conceptions de l'engagement en 2023.

Le mouvement de Mai 68 est essentiellement vu comme une révolte de la jeunesse. Anna, 20 ans, considère ainsi cet événement comme « le symbole d'une mobilisation massive de la jeunesse pour ses droits » d'abord à Nanterre (Voir article 1) puis au cœur du Quartier Latin à partir du 3 mai 1968 avec l'engagement radical de la rue d'Ulm ou le blocage de la Sorbonne au soir du 13 mai. Ce soir-là, les étudiants semblent triompher dans la lutte violente contre les forces de police. Mais cette occupation est avant tout une expérience collective de plus d'un mois, moment de débats dans les amphithéâtres, moment où la parole des étudiants se libère sur ses désirs et ses espérances. Cette jeunesse ne veut cependant pas, comme le souligne Michelle Zancarini-Fournel, « se refermer sur ses problèmes spécifiques, et plutôt affirmer sa nature politique et contestataire de l'ordre social² » en ouvrant l'université jour et nuit aux travailleurs. Noémie, 20 ans, conserve cette image, elle pense Mai 68 comme une « révolte des étudiants et des travailleurs qui, face à l'indifférence ou au mépris du gouvernement,

je fais attention à ce que j'achète, je cherche à réduire le plastique ou j'évite la *fast fashion* ».

Mais il serait mensonger de s'arrêter à ce constat qui tend à montrer l'engagement des jeunes comme définitivement individualiste et, par conséquent, à l'opposé de l'engagement de la jeunesse de Mai 68 plus collectif et idéologique. Par exemple, Noémie partage son envie d'intégrer prochainement une association car « l'action est plus efficace quand elle s'inscrit dans un collectif ». Alice, 21 ans, complète : « Mes convictions influencent en premier lieu mon quotidien mais je sais qu'on n'obtiendra de réels changements qu'avec des actions collectives et de grande ampleur ». Dans l'actualité, des actions récentes peuvent ainsi faire écho aux actions de Mai 68, à l'image du blocage de la Sorbonne en 2020 ou plus récemment, des grèves des étudiants contre la réforme des retraites où l'on a pu apercevoir le slogan brandi par une manifestante « Manu, tu nous mets 64, on te re-Mai 68 ».

Pour Alexandre, il est « normal que Mai 68 soit un point de repère pour les jeunes engagés d'aujourd'hui ». Noémie et Anna partagent son analyse mais précisent que « certaines problématiques ont changé, à l'image des questions de représentation et d'écologie, donc un nouveau Mai 68, identique, est peu plausible. ». Pourtant Maya questionne « la capacité de la société à changer en l'absence de luttes comme en Mai 68 ». Ce point de vue est partagé par Alice qui s'interroge : « Existe-t-il véritablement un autre moyen de se faire entendre ? ».

Finalement, alors que le pessimisme est de mise dans la société française, la jeunesse, ou du moins une partie, est décidée à s'engager et faire entendre sa voix, que ce soit par des actions individuelles et ponctuelles ou des actions collectives qui peuvent faire écho à Mai 68 resté dans les mémoires. Mais une chose est sûre, pour ces étudiants, le slogan « Soyez réaliste, demandez l'impossible » est toujours autant d'actualité.

1 Alfred Sauvy, *La montée des jeunes*, Calmann-Lévy, 1959

2 Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel, op. cit.

3 Brice Mansencal L., et al. (CREDOC), 2020, Baromètre DJEPVA sur la jeunesse 2020, INJEP, 2020

4 Cnesco (2018). Engagements citoyens des lycéens : enquête nationale

LA TERRE DES PROPRIÉTAIRES, L'AILLEURS DES SQUATTEURS

Alexis Duarte

Coûte que coûte ? Se démener pour vivre sous un abri en dur, ou bien tolérer les logiques immobilières en vue d'un confort accru : telle est l'alternative brûlante à laquelle nous confronte la réflexion qui suit, à partir des débats sur la récente loi Kasbarian. Décryptage et implications.



« **L**a Terre n'appartient qu'aux hommes ; l'oisif ira loger ailleurs. » C'est dans ces termes sans équivoque que Eugène Pottier déployait, dans les paroles de l'« Internationale », la vision de vastes espaces censés être la propriété de tout un chacun et non d'une poignée d'individus. De « l'oisif », il s'est formé une image assez nette, dans laquelle se reflète la figure du propriétaire, de l'agent immobilier, voire de l'huissier de justice : des visages d'une même incarnation du pouvoir et de la mainmise sur le bâti. Il en est ressorti une figure habilitée à attribuer, contrôler – et éventuellement détruire – le rempart entre le monde et la sphère de l'intime, entre l'extérieur et le foyer.

C'est qu'entre locataires et propriétaires un lien de pouvoir est à l'œuvre, qui marque aussi une apparente relation de dépendance réciproque : l'un doit son toit à l'autre, qui reçoit en retour un loyer. Pour élargir les enjeux de cette relation et

en grossissant les traits d'une telle dualité, on pourrait aller jusqu'à opposer, d'une part, locataires légaux et squatteurs illégaux, et, de l'autre, propriétaires et agences immobilières. Pour schématiser qu'il soit, ce théâtre scindé en deux est pourtant bien l'édifice qu'ont reconstitué les pourparlers relatifs à la loi dite « Kasbarian », du nom d'un député de la majorité présidentielle, et adoptée par le Sénat le 2 février dernier. Ce dernier, qui en fait la proposition à l'Assemblée en octobre 2020, proposait en effet de tripler les sanctions encourues par les squatteurs, pour les porter à 3 ans d'emprisonnement et 45 000 euros d'amende.

En repartant de ce projet de loi, on pourrait arguer qu'une seconde masse pèse sur le groupe hétérogène formé par les locataires précaires et les squatteurs, outre la relation de pouvoir dans laquelle ils s'engagent de façon, pour ainsi dire, contractuelle. En effet, la loi s'impose à eux – comme elle s'est naguère pareille-

ment imposée. La balance continue toutefois de pencher en la défaveur de ceux qui ne possèdent pas leur lieu de résidence, lorsque vient s'ajouter aux deux phénomènes précédents l'opinion courante, animée par le mythe du propriétaire qui a travaillé dur pour pouvoir investir dans l'immobilier. La force de cette opinion réside dans la rigidité de l'horizon qu'elle a défini comme pouvant être atteint par qui le veut et s'en donne réellement les moyens – l'horizon de la propriété immobilière. Pourtant, alors qu'on dénombre de plus en plus de mal-logés¹, comment répondre à cette crise du logement ?

Diogène et le Monopoly

Sans revenir de fond en comble sur la notion légale de propriété – ce n'est pas l'objet de notre réflexion –, on pourrait tout de même rappeler que le droit de l'immobilier² distribue des droits et des devoirs à chaque parti. Néanmoins, si un équilibre artificiel cherche à se fixer *de jure*, il n'en reste pas moins qu'un schéma de domination persiste *de facto* entre celui qui possède un patrimoine et celui qui ne peut en jouir. De là émerge la problématique des logements vides, inoccupés ou convertis en résidences secondaires, c'est-à-dire occupés *réellement* quelques semaines ou quelques mois à l'année. Parallèlement au logement perçu comme éventail de possibilités – dans laquelle de mes maisons vais-je bien pouvoir passer mes vacances ? –, il se dresse au contraire un non-logement, au sens propre des sans-abri comme au sens figuré de ceux qui sont condamnés à n'avoir jamais accès à la propriété d'un seul bien immobilier.

Ces deux silhouettes, pour ainsi dire, ont une chose en partage : ils ne savent pas où vivre définitivement – l'un parce qu'il a trop, l'autre parce qu'il n'a rien. Ils sont appelés l'un comme l'autre à faire des tours de plateau dans une partie de Monopoly où l'écart se creuse toujours davantage entre le gagnant et le perdant. Et si le moyen, dans la vie comme au Monopoly, consistait à s'extraire

¹ Voir la 28^{ème} édition du rapport de la fondation Abbé-Pierre, publiée en février 2023, qui estimait à 330 000 le nombre de personnes sans domicile fixe en France, à savoir 30 000 de plus que l'an passé.

² Il n'existe pas, en France, de « Code de l'Immobilier ». On se bornera à citer, pour un fameux exemple, la loi sur les expulsions locatives votée en 1956, fixant une trêve hivernale, encore applicable aujourd'hui en vertu de l'article L412-6 du CPCE (code des procédures civiles d'exécution), en vigueur depuis novembre 2018.

des logiques spéculatives à l'œuvre dans l'immobilier, pour revendiquer un tiers-mode d'habiter ? C'est vers cet horizon que nous invitent en tout cas les squatteurs, les nomades, les cosmonautes itinérants. Si l'on parlait de l'étymologie de ce dernier nom pour élargir et adapter son sens à nos préoccupations, il semblerait que ces derniers naviguent dans le chaos pour rendre un peu de cosmos, un peu d'ordre, sur les champs de bataille où ils passent. Squatteurs, nomades, cosmonautes exhument le corps de Diogène et prônent comme lui le cosmopolitisme : « citoyens du monde », dans une jarre d'un genre nouveau.

Droit de séjour contre séjour extra-terrestre

Réinventer les façons d'habiter et les inscrire dans un circuit alternatif qui contourne les sentiers juridico-mercantiles, c'est donc tenter de se réappropriier l'habitat contre la loi Kasbarian. Il s'agit de s'installer et de vivre dans un ailleurs, pour lequel il ne faudrait ni détenir des papiers en règle, ni fournir une somme de trois loyers d'avance ou encore les fiches de paie d'un garant. De fait, cette dernière loi est aussi le support d'un paradoxe majeur : elle aurait pour conséquence de sédentariser locataires et squatteurs mais, en faisant planer sur eux la menace de la sanction pécuniaire ou de l'expulsion, ne risque-t-elle pas de produire l'effet inverse, de leur rendre insupportable la perspective d'une vie sédentaire normée ?

En somme, tandis que la Terre est parcellée en terrains particuliers et qu'elle est soumise, comme une étendue spatiale post-féodale, à un droit de séjour, à la dîme et à la taille, il reste un ailleurs. À quelque 380 000 km de là, pourquoi ne pas chercher à décrocher la Lune, à occuper une surface de roche lunaire encore vierge ? Confrontés aux réglementations qui imposent un logement fixe, un loyer ou un impôt quelconque, une adresse définie, les dissidents de l'immobilier se font mobiles et aimeraient mieux, sans doute, se blottir tous ensemble sous un « immense et unique toit commun », sous une « carapace mutante permettant en même temps la liberté de mouvement et l'interconnexion ». C'est peut-être cela, décrocher la Lune : faire descendre l'hospitalité là où elle n'est pas, la dignité là où elle manque.

LES ŒILLETS NE CRAIGNENT PAS LE GEL

Fernando Mendes

D'un côté, examiner à tout nouveaux frais, à l'approche d'une date anniversaire symbolique, les mécanismes d'installation de la démocratie au Portugal. De l'autre, interroger l'écho politique contemporain d'un passage de dictature à démocratie réalisé sous de singuliers auspices. Tel est le programme que nous propose l'auteur de ces lignes, dans l'optique d'un retour sur les espoirs du 25-Avril.



d'après Mèlies

Au Portugal, on fêtera le 25 avril prochain les 50 ans de la Révolution des œillets, qui marque le renversement de la dictature au profit d'un retour à la démocratie et à l'instauration d'une nouvelle république dans ce pays singulier. Le Portugal est en effet le premier pays d'Europe à réaliser son unité nationale avec des frontières peu ou prou inchangées depuis le milieu du XIII^e siècle mais aussi le dernier à s'engager dans un processus de décolonisation.

La Révolution des œillets se distingue, dans le contexte tendu de la Guerre froide et de la construction européenne, par sa brièveté et sa tranquillité : on s'en souvient comme d'un événement où le sang n'a pas coulé. A la veille du 25 avril 1974, c'est encore l'Estado Novo (« État nouveau ») qui fait loi, sous Marcelo Caetano, dauphin de Salazar dont l'état de santé commence à se dégrader dès 1968. Ce régime en vigueur depuis 1933¹ est autoritaire et fascisant. Le journaliste Christian Rudel décrit le régime salazariste comme une « dictature catholique de droite extrême », de parti unique, où s'exerce la censure, où les syndicats sont interdits, où patrouille dans les rues une police politique et où, surtout, l'effort colonialiste est porté aux nues.

Dans ce contexte, une résistance s'organise au milieu des années 1960 : l'opposition à la dictature tente de se faire entendre au moyen de grèves, de contestations paysannes et étudiantes ou d'actions clandestines. Mais le vé-

¹ António de Oliveira Salazar, de son nom, exerce auparavant, à partir de 1928, la fonction de Ministre des Finances pendant la période dite de dictature nationale.

ritable fait marquant et presque annonciateur de la révolution survient au début des années 1970, lors de la fondation du MFA (« mouvement des forces armées »), regroupement de militaires clandestins coalisés, protestataires et anti-colonialistes.

Les tribuns dans le pétrin

Ainsi, ce jour du 25 avril 1974, le MFA entame les hostilités et diffuse sur la radio nationale, comme signal de ralliement, un chant de lutte déjà censuré, *Grandôla Vila Morena*, de José Afonso. Militaires et civils prennent d'assaut les rues de Lisbonne, tandis que les « capitaines d'Avril » s'assurent du contrôle des médias et des ministères. Une dictature vieille de près d'un demi-siècle est renversée par l'armée de concert avec le peuple : Marcelo Caetano démissionne dans l'après-midi. Présidée par le général Spínola, la JSN (« junte militaire de salut national ») entreprend d'abolir la censure et la police politique et de libérer les prisonniers politiques, pendant que, le 1er mai suivant, 500 000 civils et militaires se rassemblent à Lisbonne. Le général Spínola est nommé président de la République portugaise.

Il va sans dire que, manifestement, c'est l'échec des guerres coloniales qui a poussé les militaires épuisés à rejoindre le mouvement démocratique contre la dictature, ce qui explique alors le paradoxe d'une junte militaire détruite par les militaires eux-mêmes.

A la lumière de ce que nous enseigne l'histoire romaine, il est loisible de comparer le rôle de l'armée lors du coup d'État à la *fonction tribunitienne* théorisée par Georges La-

vau : ce dernier l'attache à toute entité, au sein d'un système politique, dont « la fonction (...) est principalement d'organiser et de défendre des catégories sociales plébéiennes (...) et de leur donner un sentiment de force et de confiance² ». Lavau postule qu'une telle fonction est nécessaire à la survie du système politique tant que son détenant exerce un pouvoir négatif qui assure un équilibre, un contrepoids, qui conteste le pouvoir positif, tout en faisant partie intégrante du système, comme c'est le cas ici pour l'armée – à éloigner donc, d'office, des révolutionnaires, en marge du système politique et donc dépourvus de cette fonction.

Dans le cas qui nous intéresse, l'accession d'un général à la présidence de la République marque la fin de cette fonction tribunitienne : l'armée devient, non plus pouvoir négatif, mais pouvoir positif. S'il y a peut-être de quoi s'étonner, c'est sans doute parce que l'accord du peuple et de l'armée a fourni à ce moment précis la preuve que l'impossible n'était pas inatteignable. Mais il y a plus : lorsque cette fonction se perd, elle est nécessairement retransmise à une autre entité ou parti ; néanmoins, lorsque la relève peine à être assurée, les classes « plébéiennes », alors sans tribun, entrent en crise selon la terminologie de Lavau, ainsi que tend à le démontrer au Portugal l'instabilité économique et financière de ces vingt dernières années, résultante de problématiques d'ordre politique. Si les Portugais, en boutant Salazar et en appelant de leurs

² Georges LAVAU, « Le parti communiste dans le système politique français » in *Le communisme en France et en Italie. Vol. 1 : Le communisme en France.*, Paris, Armand Colin, Cahiers de la fondation nationale des sciences politiques, 1969, p. 18.

vœux l'avènement d'une démocratie, semblaient avoir décroché la Lune par leurs efforts, les difficultés et les crises du début du XXI^e siècle ne sont-elles pas la preuve d'un dur retour aux réalités terrestres ?

« Où la terre se finit et la lune commence »

De cette révolution militaire, somme toute, qui entraîne l'indépendance effective des ex-colonies portugaises en Afrique dès 1974³, le Portugal hérite d'une démocratie solide, tournée à la fois vers l'Europe et vers l'océan Atlantique que ses grands navigateurs écumèrent autrefois. Malgré la crise économique qui frappe particulièrement l'Europe méridionale depuis la fin des années 2000, la République portugaise « où la terre se finit et la mer commence⁴ », selon le mot de Camões, semble encore habitée par l'esprit d'Avril, lorsque son peuple, par exemple, descend dans la rue le 15 septembre 2012 – un million de personnes – pour protester contre les mesures d'austérité et demander le départ du gouvernement. Pour le redire autrement avec Camões : faire du Portugal un espace « où la terre se finit et la lune commence ».

*Quanto ao mais, nada mais.
Cá estamos sempre⁵.*



³ On précise qu'il s'agit ici des colonies africaines, puisque les colonies asiatiques et américaines prennent leur indépendance plus tôt (au XIX^e siècle pour l'Amérique et notamment le Brésil ; vers 1960 pour l'Inde portugaise). La date de 1974 correspond à la déclaration d'indépendance de la Guinée-Bissau.

⁴ Luís de CAMÕES, *Lusíades*, III, 20, 3 : « Onde a terra se acaba e o mar começa » (traduction personnelle).

⁵ « Pour le reste, rien de plus. Nous sommes toujours là. », traduction personnelle. Fernando PES-SOA, « Nós, os de «Orpheu» », *Páginas de doutrina estética*, Lisbonne, Editorial Inquérito, 1977, p. 212.

INGÉRENCES SPATIALES

André Labarthe

Dès 1865, Jules Verne décrit dans son œuvre *De la Terre à la Lune* la collaboration entre des artilleurs et des scientifiques réussissant à envoyer des Hommes autour de la Lune. Moins d'un siècle plus tard, dans l'entre-deux-guerres, l'armée allemande est la première à concrétiser l'idée. Embarquant dans son entreprise très terre-à-terre les rêveurs de *l'Association pour la navigation spatiale (Verein für Raumschiffahrt)*, la Wehrmacht monte sa propre section et initie, sur la côte Baltique, le premier complexe de recherche intégré au monde, avec écoles et commerces. Le centre de Peenemünde-Est, dédié au développement d'« engins balistiques spéciaux », est dirigé par un duo armée-recherche composé d'un officier-ingénieur nazi et d'un jeune scientifique issu de l'aristocratie allemande : Wernher von Braun.

À partir de 1942, depuis cette île, décolle l'une des principales obsessions d'Adolf Hitler : le V2. Une fusée à carburants liquides, pouvant tirer une tonne d'explosifs à plus de trois fois la vitesse du son sur Londres, Paris ou Anvers. Les bombardements de cette arme de terreur psychologique au guidage peu précis feront quelques 8 000 victimes. Mais c'est pendant sa production au camp de concentration de Dora-Nordhausen qu'elle fera le plus de morts, avec environ 20 000 travailleurs forcés tués à la tâche. À défaut d'influer sur le dénouement de la Seconde Guerre Mondiale, le premier missile balistique est né et avec lui les techniques associées de propulsion, de commande, de pilotage, d'aérodynamique, etc. Chez les Alliés, les scientifiques rêveurs voient dans le V2 l'avenir du voyage spatial, mais les militaires cyniques y décèlent rapidement une révolution pour les vecteurs d'explosifs, conventionnels ou nucléaires. Avant même la fin de la guerre, dans un contexte annonciateur d'une guerre froide où la supériorité technologique sera cruciale, l'heure est à la chasse aux cerveaux et le premier arrivé sera le premier servi.

L'histoire du directeur technique de Peenemünde-Est est connue : Wernher von Braun se livre immédiatement,

avec ses proches collaborateurs, aux Américains qui n'en demandaient pas tant. Vingt-cinq ans plus tard, il finit second de la NASA après avoir conçu *Saturn V*, la fusée qui permettra à Neil Armstrong de marcher sur la Lune et aux États-Unis de remporter, face à l'URSS, une course à l'espace pourtant mal engagée. Mais la France n'est pas en reste. À l'issue de la guerre, de Gaulle se voudrait le dirigeant d'une puissance mondiale et non d'un satellite états-unien ou soviétique. La dissuasion nucléaire semble faire partie de la solution et cela nécessite de doter la future bombe française d'un vecteur : le missile balistique intercontinental. Il charge alors son service de renseignement extérieur de recruter un grand nombre de savants allemands. C'est comme ça qu'en 1947, une centaine de chercheurs débarque avec femmes et enfants dans la ville de Vernon (Eure), encore traumatisée par l'occupation et délabrée par les bombardements.

Le ministère de la Défense leur a aménagé un petit coin de forêt, caché sur les hauteurs de Vernon, que les Allemands surnomment le « Buschdorf » (« village de brousse »). Ils y érigent les premiers bancs d'essais de moteurs-fusée français qui ne sont encore que des copies modestes des infrastructures de Peenemünde. Faute de moyens et de volonté politique, les ingénieurs occupent leur temps au développement d'une version réduite et sans guidage du V2. Le programme de fusée-sonde *Véronique*, financé à contre-courant par l'armée de terre prend tout son sens en 1957 quand les Soviétiques, bientôt suivis par les nazis de la NASA, frappent un grand coup : le satellite russe *Sputnik* est placé sur une orbite de près d'un millier de kilomètres d'apogée. L'URSS vient d'illustrer sa capacité à frapper tout le bloc de l'Ouest depuis son propre sol.

De retour aux affaires, en pleine guerre d'indépendance algérienne, de Gaulle crée la *Société d'Études et de Réalisation d'Engins Balistiques (SEREB)*. Elle est chargée de concevoir le missile qui portera sa future « bombinette » – selon la formule moqueuse du *Canard Enchaîné*. Sentant que la course aux télécommunications s'amorce et que la France gagnerait à

développer son propre lanceur, les militaires de la *SE-REB* proposent aux scientifiques du futur *Centre National d'Études Spatiales (CNES)* d'en profiter pour lancer le premier satellite français. En 1965, la fusée *Diamant* met *Astérix* sur orbite depuis une base de l'armée dans le Sahara Algérien – une des bases encore sous administration française malgré l'indépendance, effective depuis 3 ans déjà. La France devient alors la troisième puissance spatiale au monde.

Jacques Blamont, premier directeur scientifique et technique du CNES témoigne dans un document public « *Lorsque Diamant a réussi, le général de Gaulle a perdu tout intérêt. Il avait montré ce qu'il voulait, c'est-à-dire qu'il avait une force de frappe [...], qu'il disposait de fusées qui étaient puissantes et précises. Ça lui suffisait.* » En effet, l'heure est au développement des premiers missiles nucléaires français. Sur le modèle du lanceur *Diamant* sont directement dérivés les missiles *M1*, destinés aux sous-marins, et *S2* pour les silos de lancement du plateau d'Albion en Haute Provence. Le complexe militaro-industriel autour de l'ancienne poudrière royale du Haillan (dans le Bordelais) continuera à améliorer cette arme jusqu'à sa version actuelle, un concentré des développements technologiques de l'ingénierie spatiale (guidage à visée stellaire, entrée oblique dans l'atmosphère, corps-réservoir en carbone, etc.).

Entre-temps, le programme spatial à proprement parler a réussi à regagner les faveurs des autorités françaises. Elles ont pris conscience que leur dissuasion nucléaire avait besoin d'yeux dans l'espace. En effet, rien ne sert de menacer de tirer si l'on ne sait pas où. À Vernon, l'ancien de Peenemünde Karl-Heinz Bringer, père des propulseurs de la petite fusée *Véronique* et du lanceur *Diamant*, met au point le moteur de la fusée *Ariane*. En 1979, dix ans après le voyage sur la Lune, la première



alternative aux fusées commerciales américaines et russes s'envole du pas de tir de Kourou. En plus de bénéficier d'un fort effet de fronde¹, cette base guyanaise édifée par le CNES fait face à l'Atlantique par le Nord. Cela permet d'orienter les lancements vers les orbites polaires, desquelles les satellites d'observation peuvent balayer chaque point du globe quotidiennement.

Le premier satellite militaire français de ce genre est mis en orbite par une fusée *Ariane* depuis la Guyane en 1995. Dans un document de *France Télévisions*, le premier chef de la *Direction du Renseignement Militaire* (chargée de l'exploitation des renseignements satellites) note le changement de statut qu'ont engendré ces nouveaux moyens d'observation : « *Les autres ne savaient plus ce que nous savions. Par conséquent leur attitude vis-à-vis de nous était totalement différente, parce qu'ils pouvaient toujours s'imaginer qu'on savait* ». En 2003, c'est ce même réseau de satellites *Hélios* qui a permis à Chirac de s'opposer à l'invasion de l'Irak, intervention que les États-Unis justifiaient par l'existence d'armes de destruction massive imaginaires.

Dès le début de son exploration, l'espace a été investi par les militaires. Mais depuis quelques années, ce milieu longtemps sanctuarisé menace de devenir un théâtre d'affron-

¹ La base de Kourou est proche de l'équateur, latitude où l'attraction terrestre est la plus faible et l'accélération centripète due à la rotation de la terre est la plus importante. La vitesse tangentielle d'un objet à la surface de la terre y est aussi la plus importante. La combinaison d'une plus faible attraction terrestre et de la force centrifuge ressentie qui en résultent permet d'atténuer d'autant l'effort de mise en orbite.

tement direct, comme le laissait présager le programme « *Guerre des étoiles* » du président Reagan. On observe de plus en plus de manœuvres de changement d'orbite et de trajectoire destinées à approcher et à espionner les activités d'autres satellites.

Aussi, depuis 2007, la Chine, la Russie, puis l'Inde ont rejoint les États-Unis dans un tournoi de tir au pigeon spatial où les participants s'exercent à pulvériser leurs propres satellites avec des missiles. Cette nouvelle discipline militaire a l'inconvénient d'ajouter aux étages de fusée en errance et aux satellites en perdition, des nuages de débris orbitant à des dizaines de milliers de kilomètres à l'heure. En 2005, un radar à objets spatiaux non-identifiés a été installé au milieu des silos à missiles désaffectés du plateau d'Albion, pour anticiper et éviter ces collisions spatiales. Mais depuis, ce radar a aussi détecté une bonne trentaine de satellites non déclarés. Eh oui, on peut même jouer à cache-cache dans l'espace.



LA TRAVERSÉE DE LA MÉDITERRANÉE OU LA GRANDE DÉSILLUSION EUROPÉENNE

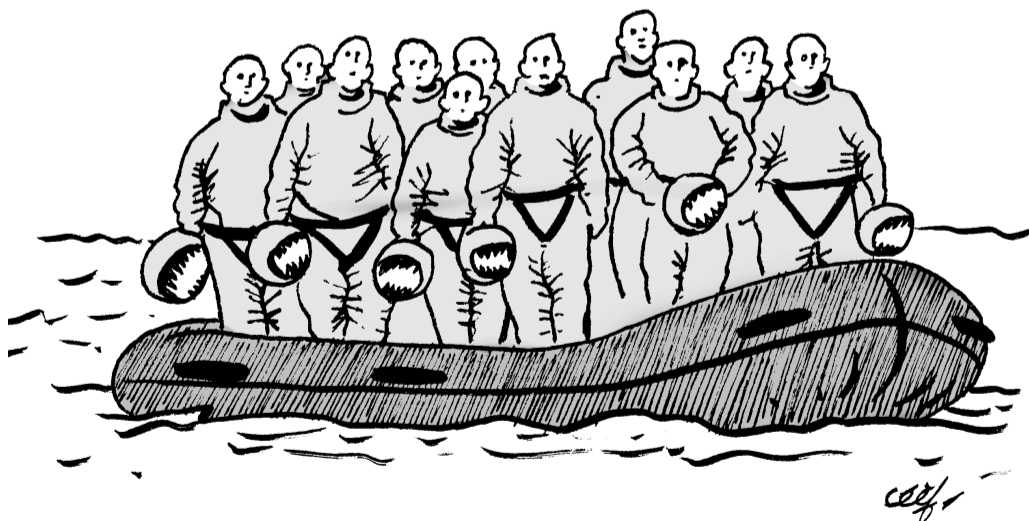
Elyse Beasse

« **A**ujourd'hui, il n'y a jamais eu autant de personnes vivant dans un autre pays que celui dans lequel elles sont nées » souligne l'Organisation des Nations unies (ONU) en s'appuyant sur le rapport de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM).

L'Union européenne compte en 2022, 1,92 millions d'arrivées de migrants. Perçue comme un espace où Droits de l'Homme et Liberté sont au fondement, l'Europe, et plus précisément l'UE, représente L'éden pour nombre de populations cherchant à fuir la misère et la guerre.

La migration s'intègre dans une volonté d'améliorer ses conditions de vie, et l'intensification de ce phénomène est révélateur des conditions de vie des populations

La Méditerranée est le théâtre sans spectateur d'une tragédie quotidienne : les migrations mortifères qui y ont lieu. En revenant sur les faits, cet article tente de montrer que l'incurie contemporaine résulte en partie d'une certaine faille juridique creusée à Lisbonne, en 2009.



immigrantes. Dans un parcours migratoire, le statut de réfugié résulte d'une réponse positive à la demande d'asile. Les conditions pour remplir ce statut, offrant une couverture internationale, soulignent le caractère forcé de la migration. Par exemple, en France, est considéré comme réfugié celui qui a obtenu la protection de l'Office français de protection

des réfugiés et apatrides (OFPRA).

Toutefois, entre réseaux clandestins, exploitations et trafic d'êtres humains, le périple migratoire se révèle être un parcours long et difficile. Pour certains, plusieurs années s'écoulent avant de parvenir à la destination finale.



De plus, la cohésion des politiques migratoires entre celle de l'UE et celle de ses États membres se trouve rompue, notamment depuis 2015. La guerre en Syrie a renforcé les dispositions unilatérales et bilatérales au détriment de l'approche communautaire soutenue par l'UE et prévue par le traité de Lisbonne entré en vigueur en 2009. Les politiques nationales en matière migratoire, en inadéquation avec celle de l'Union européenne, sont alors source de tensions politiques.

Vers l'Europe : la traversée de tous les dangers

Considérée comme la route migratoire la plus dangereuse au monde, la Méditerranée centrale s'avère pourtant être la voie mari-

time la plus utilisée par ceux qui franchissent les frontières de l'UE. La traversée de la Méditerranée, mer incarnant la séparation entre deux mondes, s'effectue sur des embarcations de fortune. En empruntant cette route maritime, deux itinéraires ressortent : Libye-Italie et Turquie-Grèce. Les populations venues d'Afrique rejoignent l'Italie en gagnant d'abord la Libye, important lieu de transit situé à environ 350 kilomètres du territoire italien. Puis, les populations issues du Moyen-Orient atteignent l'Europe par la Grèce, en passant par la Turquie. Quel que soit le trajet emprunté, le danger, par les différents risques qui pèsent, prédomine le voyage. Selon un rapport des Nations Unies, entre 2000 et 2017, 33 761 migrants ayant tenté la traversée de la Méditerranée sont portés disparus ou morts.

Avant de parvenir à traverser la Méditerranée, les migrants font affaire avec des passeurs. En échange d'une somme équivalente en moyenne à 3 500€, ces passeurs, faisant partie d'organisations criminelles, attribuent une place à bord d'embarcations, déjà surchargées. Les femmes et les jeunes filles sont d'autant plus exposées aux trafics d'êtres humains. Elles sont observées, surveillées, et traquées par des réseaux présents à toutes les étapes du voyage. En Europe ces femmes sont saisies et forcées à travailler dans la prostitution. Les sources manquent, témoignant d'une opacité de ces organisations souterraines.

Le photjournaliste Narciso Contreras révèle dans une enquête la condition de ces hommes, femmes et enfants. Par ses clichés, il met en lumière la réalité poignante des mi-

grants arrivés en Libye, attendant de rejoindre l'Europe. Pour les 'chanceux', une traversée périlleuse attend. Pour les autres, cela peut se terminer en esclavage. Celui qui cherchait à fuir pour (re) trouver sa liberté en est dénué. La Libye, plaque tournante de l'immigration vers l'Europe, fait l'objet d'un important trafic : 3 millions de migrants, réfugiés et demandeurs d'asile n'y seraient pas reconnus. Une coopération d'envergure organise le détournement de ces populations, regroupant tant des milices libyennes que des trafiquants africains et européens.

La politique migratoire : distorsion entre l'Union européenne et ses Etats membres

Toutefois, l'UE et ses États membres prennent une direction différente en matière de politique migratoire. Aussi, les Nations unies évoquent leur inquiétude face au durcissement des politiques migratoires.

L'Union européenne, par le traité de Lisbonne, met en avant sa volonté d'instituer une coopération politique en matière migratoire, entre ses Etats membres. Ainsi, dans les articles 79 et 80 du traité sur le fonctionnement de

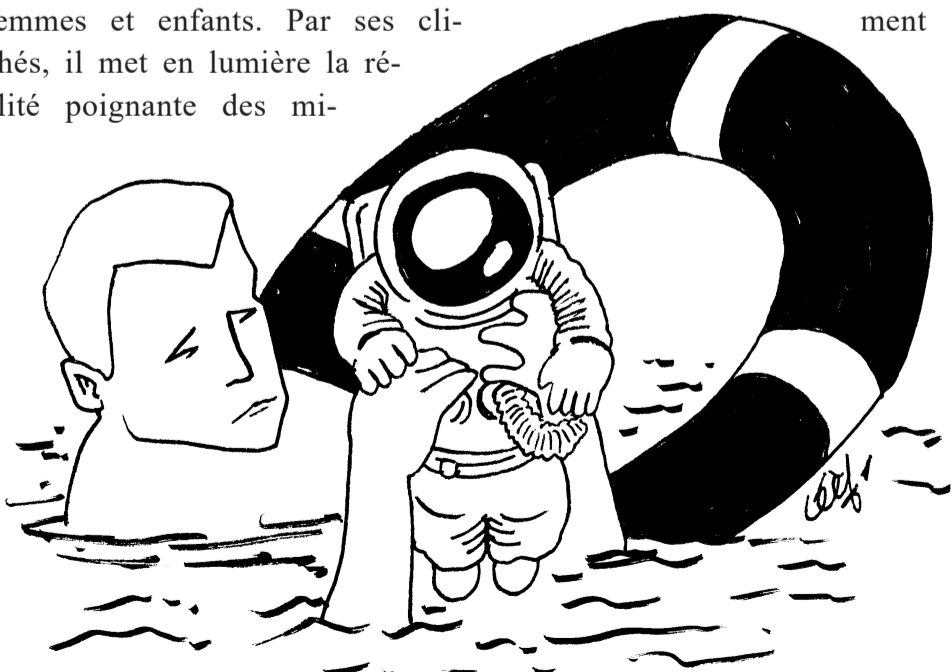
l'Union européenne (TFUE), l'UE souligne sa volonté d'instituer une approche équilibrée

d e l'immigration en encadrant la gestion de la migration légale, et en luttant contre la migration clandestine. Elle mentionne qu'il « relève de la compétence de l'Union de définir les conditions d'entrée et de séjour des ressortissants de pays tiers entrant et résidant de manière légale sur le territoire d'un Etat membre, y compris aux fins du regroupement familial ». Les 27 entendent harmoniser par ce traité leurs politiques d'asile, en mettant l'accent sur la gestion des situations migratoires variées, sans toutefois nuire au principe de libre-circulation de Schengen.

Or les politiques intérieures des États membres en matière migratoire se montrent, notamment depuis 2015, en inadéquation avec les directives de l'Union. Dans le cas de la France, le projet de loi visant au contrôle de l'immigration présenté le 1er février 2023 en Conseil des ministres est révélateur de ce durcissement politique. Le projet de loi « pour contrôler l'immigration et améliorer l'intégration », présenté par les ministres

Gérald Darmanin, Éric Dupont-Moretti, et Olivier Dussopt, stipule la simplification des expulsions, une réforme du droit d'asile et la création d'un titre de séjour « métiers en tension ». Par ailleurs, le 28 février 2023, Gérald Darmanin s'est dit "favorable" à des amendements qui permettraient d'engager des « dispositions qui pourraient limiter le regroupement familial ». Ce projet visant à réformer la politique migratoire française témoigne de disparités avec les lignes directives de la politique de l'Union.

L'Union européenne, l'organisation régionale la plus avancée en matière de droit international, est, par ses valeurs de liberté, d'égalité, de démocratie, perçue comme une oasis par les populations pour lesquelles persécutions, guerres, conflits et chaos rythment le quotidien. La réalité de l'Europe est parfois source de désillusions. Aussi, avec le renforcement du contrôle de l'immigration par la politique intérieure de certains de ses Etats membres, l'UE se révèle moins accessible, se repliant et creusant davantage l'écart entre ces deux mondes. L'UE fait l'objet d'un idéal pour ces peuples désemparés et prêts à tout pour décrocher la lune. Dès lors, la distance géographique qui sépare ces deux mondes trouve un écho dans les désillusions ; la réalité ébranle un idéal devenu chimérique.





LA LUNE, L'IMPOSSIBLE LECTURE POLITIQUE DU CALIGULA D'ALBERT CAMUS

Alexandre Jadin

Albert Camus a rédigé deux versions de Caligula : l'une en 1941, l'autre en 1944. La seconde version, marquée par l'expérience de la guerre, est plus politique, tandis que la première est plus nihiliste. C'est ainsi que la pièce est aujourd'hui lue avant toute chose comme l'exposition du problème d'une liberté sans limite. En filigrane se dessine pourtant une apologie de la démocratie comme limitation du pouvoir.

Caligula, pièce de théâtre composée par Albert Camus, marque par une scène maximale : l'empereur éponyme ordonne à Hélicon, son affranchi, d'aller lui chercher la Lune, de la lui ramener. Exercice métaphorique s'il en est : que peut désirer un pouvoir sans limite ?

Au crépuscule d'un règne dont l'aube augurait pourtant avec espoir un libéralisme et une forme arriérée de républicanisme, Caligula exerce son pouvoir absolu : pendant quelques mois, il l'applique et en même temps le teste. Qu'est-ce qui peut encore lui résister, quand tout lui est possible ?

Il a acculé au suicide nombre de notables romains, dont Macron, le chef de la garde prétorienne, en les forçant à lui léguer leur héritage. Il a entretenu une liaison incestueuse avec sa sœur Drusilla. Il s'est auto-divinisé et a organisé un culte à son image. Il envisageait d'accorder le statut de consul à son cheval Incitatus. Il ridiculisait ainsi l'auguste régime sénatorial tout juste crevé par son arrière-grand-père Octave, premier empereur qui le devint à la faveur du silence obligé de sénateurs épuisés.

Caligula existentiel

Celui qui aimait à dire que « le pouvoir donne ses chances à l'impossible » l'a plus que tout autre illustré. Sa vie fut rapportée, colportée puis boursoufflée par les toujours plus nombreux commentateurs. La rumeur historique fuit jusqu'à nous

: le mythe d'un homme tout puissant qui aurait fait régner l'impossible à Rome pendant quelques mois. Camus a repris ce mythe qui devient l'expérience d'un homme sans résistance à sa liberté et ses désirs. Que se passe-t-il si tout le possible se réalise, si rien ne vient résister et exercer l'existence au propre défaut de ses désirs ?

Il est impossible de réaliser tout le possible : la structure même de l'existence, tancée en permanence par les distances temporelles et les manques constitutifs du désir, refuse qu'on lui supprime ce sans quoi elle ne peut s'exercer. Autrement dit, le Caligula de Camus est un rêve qui ne peut pas avoir lieu. C'est d'ailleurs ce à quoi est conduit Camus : si Caligula demande la Lune, c'est qu'il est nécessaire que nous rencontrions des résistances à nos désirs, sans quoi ils s'évanouissent dans leur réalisation manquée par un excès de facilité.

Il y a d'autres choses dans cette pièce de Camus, peut-être le point de départ de l'œuvre camusienne dans ce vers de l'acte I, scène IV : « Les hommes meurent et ne sont pas heureux ». Beaucoup de choses dont on a déjà parlé, quelque part, dans les soufflets de commentaires et de mauvais articles pour journaux étudiants. En voici encore un ici, qui va s'aventurer dès à présent à proposer une lecture démocrate de cette œuvre.

La Lune comme technique du coup d'Etat

Récapitulons. Ce que cherche Caligula, c'est rendre possible son

existence. Doté d'un pouvoir absolu, il peut réaliser tous ses désirs en les passant à la moulinette insipide de son autorité. Il souffre, avant toute chose, de ne pouvoir exister : c'est-à-dire de ne pouvoir faire l'épreuve de la résistance du monde. Le problème de Caligula, ce n'est pas que le monde reste silencieux au cri humain, mais que le monde se montre trop docile à son égard. Pour exister, l'empereur doit donc trouver de nouvelles limites : il se met à désirer la limite. En demandant la Lune, il est sûr de ne pas l'obtenir ; il est sûr de pouvoir exister.

Cependant, Caligula ne perd pas seulement son désir et son existence. Il perd aussi son pouvoir. Il n'y a de pouvoir qu'éprouvé, qu'exercé *contre* quelqu'un. Sa toute-puissance despotique fait flotter son pouvoir dans un espace vide où personne ne vit, ne parle, ne tacle, ne réfute, ne consent, ne propose, ne dispose, ne meurt.

En cherchant l'impossible, la Lune, Caligula tente un coup d'Etat contre un régime politique qui le mine autant qu'il meurtrit le peuple romain tout entier. Il cherche à reprendre le pouvoir, en faisant l'épreuve de sa limitation. Il demande la Lune pour éprouver son pouvoir sans borne. Il demande la Lune pour retrouver du pouvoir, pour enfin l'endurer. Le pouvoir ne s'exerce que *contre* : sans mur à abattre il ne sera jamais possible d'exercer sa force.

Hélicon républicain

Mais ramener la Lune n'est pas possible. Hélicon n'ira pas chercher la Lune. Esclave affranchi arpentant les couloirs palatins du pouvoir romain, il sait ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Pourtant, il dit à Ca-

ligula, dans le plus grand calme, qu'il ira la chercher, qu'il la lui ramènera. Pourquoi consent-il à aller chercher l'impossible tout en sachant pertinemment que cela n'est pas possible ?

D'une part, si Hélicon refusait l'ordre de Caligula, il lui ferait réussir son coup d'Etat. Caligula demande la Lune pour redevenir puissant : refuser d'aller la chercher ne ferait qu'acter le retour en force de son pouvoir. En allant lui chercher la Lune, Hélicon maintient Caligula dans sa faiblesse existentielle, pour mieux l'atteindre le moment venu, quand la conjuration des Sénateurs qui grandit dans l'ombre sera prête.

D'autre part, Hélicon comprend tout autrement l'impossible en politique. Pour lui, la Lune demeure un *télos* vers lequel il faut tendre, mais qu'il ne faut jamais atteindre, au risque de perdre le sens même de la résistance qui fait l'engagement politique. Pour Hélicon, il est possible de viser la Lune, à condition que l'on n'ambitionne pas de la ramener sur Terre.

Hélicon est un républicain : il sait viser la Lune en sachant ne pas l'atteindre. Il a compris la sagesse intime de la démocratie. Il a distingué la chose du concept, le concept de l'idéal, l'idéal du sentiment. En acceptant d'aller chercher la Lune avec la certitude de ne pas la décrocher, il scelle le vœu le plus intime de ceux qui s'engagent sous l'oriflamme clinquante mais fatiguée d'un idéal démocrate. Hélicon sait distinguer le possible de l'impossible, et comment l'impossible guide, en politique, la réalisation de possibles, et non l'inverse.

Caligula s'impatiente : Hélicon ne lui a toujours pas rapporté la Lune.

Hélicon lui dit d'attendre, qu'il faut être patient. La conjuration des Sénateurs se prépare. Lorsque perclus de rage les avant-bras vengeurs des Sénateurs estoquent Caligula, ses pieds titubent. Ils se prennent dans un rideau pourpre : il s'effondre. Il n'a le temps que d'un murmure incomplet par lequel la Lune encore se manque.

Hélicon a gagné la bataille de l'impossible. Caligula est mort. En

réduisant en esclavage l'ensemble du possible, il a épuisé et son pouvoir et son désir. Demandant la Lune, il s'attaquait à l'impossible avec les mêmes armes. Mais l'impossible ne se laisse dompter que par l'illusion de quelques symboles. C'est sa distance lunaire qui guide et oriente les manœuvres d'Hélicon, inspiré par un démocratisme essoufflé. Ou d'un Albert Camus au sortir de la guerre.

LE DÉSASTRE DE LA LUNE

Clothilde Roques

Regard sur la Lune au sein de la langue française. Symboliquement féminine, elle prend une valeur péjorative que le langage lui assigne, mettant ainsi au jour les stéréotypes de genre qui subsistent dans notre société. D'une certaine manière, elle est décrochée de son sens astral et de sa hauteur dans le ciel.

La Lune dans l'art : les portraits de son éclat

L'astre clair de nos nuits occupe depuis longtemps cultures, pensées et rêves. Entre l'Histoire véritable de Lucien (II^e siècle) qui relate un voyage au-delà des frontières du monde jusque sur la Lune, De la Terre à la Lune de Jules Verne (1865) ou encore Objectif Lune d'Hergé (1953), le satellite s'empare du cœur des Hommes. Dans un regard qui s'éloigne de celui du conquérant ou de l'explorateur, c'est aussi avec une certaine sentimentalité que l'art s'approprie l'astre au front d'argent. Topos du Romantisme, la Lune inspire le sublime, le mystère, et bien souvent la femme aimée. Rayonnante, elle est objet d'admiration et de désir. En peinture, on pense notamment au Clair de Lune d'Ivan Aivazovsky (1817-1900), qui embrase son tableau d'une lumière nocturne mystérieuse, ou à la Ballade à la Lune de Musset (1810-1857). Terre impossible, symbole romantique, pour ne prendre que ces deux représentations, la culture rend bien souvent à l'astre son éclat naturel.

La Lune et le symbole féminin peuvent faire l'objet d'un rapprochement notable. Que ce soit dans les sentiments du romantique ou dans l'ambition du conquérant, l'art fait de la Lune comme de la femme un objet de désir, un mystère inaccessible. L'idée de mystère est présente chez Freud, pour qui la femme est un « continent noir », un monde nocturne incompréhensible.

La Lune dans nos expressions actuelles

Si l'astre bénéficie donc d'une place insigne au sein de nos arts, sa présence dans le langage est également importante. Le symbole féminin est notamment préservé dans l'essence de notre langage : « la lune » est un substantif féminin, qui contraste avec « le soleil », masculin. On note une extension de cette féminité nocturne dans l'opposition entre « la nuit » et « le jour ». Cependant, la goutte d'étoile d'Hugo ne semble pas bénéficier des mêmes éloges. En fixant notre télescope sur la Lune au sein du vocabulaire et des expressions françaises, nous pourrions nous rendre compte d'un désastre. Pourquoi un nom si violent ? Il semblerait que nos mots inspirés par le satellite n'évoquent rien qui touche aux astres... ni au sublime.

Étymologiquement, le mot « Lune » vient du latin Luna et signifie « éclairer », « briller ». Observons son héritage linguistique et les tonalités de ce mot à travers quelques expressions de notre langage courant. Nous pouvons prendre pour commencer l'expression « être dans la lune » qui signifie être distrait. La Lune semble représenter un endroit de l'esprit où l'on se perd, où l'on s'éloigne de la réalité et de ses responsabilités. Dans un registre un peu plus rude, nous pouvons penser aux mots « con comme la lune », locution adjectivale injurieuse qui renvoie à la stupidité de la personne en question. Par cette comparaison l'astre devient

une référence de bêtise. La Lune se décroche peu à peu de sa splendeur. « Face de lune » est également une injure pour désigner un visage joufflu. Si la Lune manque de matière grise, le langage la condamne aussi à une certaine grosseur.

Distraite, sottise, ronde, la Lune est par ailleurs méprisable par son caractère trompeur. On pense à la formule « faire voir la lune en plein midi » qui évoque le fait d'abuser de la crédulité de quelqu'un. L'expression donne à la Lune le défaut de la traîtrise. Ne lui faites pas confiance, son crâne lisse a été rasé. Nous pourrions relever ainsi bien d'autres formules péjoratives comme « promettre la lune », faire une promesse irréalisable, ou encore « demander la lune » qui à l'inverse désigne une trop grande exigence.

Si la Lune perd dans le langage son sens astral et sa portée valorisante observée dans la littérature, le symbole de la femme n'en est pas moins conservé. Les défauts qui lui sont associés évoquent en effet un portrait féminin stéréotypé : inférieure intellectuellement, souvent infidèle, se devant d'être mince hormis lorsqu'elle se doit d'être enceinte, le langage est révélateur de mentalités bien inscrites dans notre société.

Les mots dérivés de la Lune : un décrochement final

Qu'a-t-on alors à envier à cet astre que la langue salit ? Chacune de ces expressions renvoie à des défauts. La

Lune est ainsi décrochée des statuts honorables que nous avons évoqué dans les arts et est inscrite dans la bassesse de nos injures et de nos tares. Le mot lui-même est par ailleurs parfois transformé. Lorsqu'il n'évoque pas son sens étymologique, que l'on retrouve dans les noms « luciole », « lumière » ou encore « lustre », il devient un adjectif au ton encore une fois péjoratif : « lunaire » dans son sens littéraire évoque quelque chose de trop extravagant, de chimérique, et « lunatique » désigne un esprit instable. On observe ici un lexique qui renvoie notamment aux caprices du stéréotype féminin et à son instabilité, expliquée de façon réductrice par ses menstruations. Ne perdons pas trop de temps à la comprendre, la Lune est de mauvaise humeur...

Pourquoi l'astre, lumière de nos nuits censée évoquer l'espoir et la volupté, est-il réduit ainsi à des défauts qui ne concernent que nous ? C'est que l'Homme face à sa propre disgrâce aime détourner le beau et la Lune en est un exemple parfait. C'est ainsi qu'il transporte pour finir notre Lune déchue sur la page des synonymes du postérieur. Elle ne fait donc plus seulement part aux injures, n'est plus simplement dérivée en défauts, la Lune est une allumeuse ! Dame Nature ne peut même plus montrer sa lune, la formule la rend ridicule. Voici le désastre d'une Lune décrochée de son charme que notre langage a rendue méprisable.



LOLA

Théo Di Giovanni



Lola monta dans le bus 38 à Gare de l'Est pour se rendre à Saint-Michel. Il était plein et se mit à avancer par saccades sur les différents boulevards. Debout, elle observa les grands immeubles haussmanniens par la fenêtre. Sur l'un d'eux elle vit les traces récentes d'un incendie. Les trois fenêtres d'un étage avaient été calcinées et ne ressemblaient plus qu'à de gros yeux caves auxquels on aurait arraché les pupilles. Elle eut de la peine pour ses occupants.

Au bout d'un moment, une partie des gens qui se tenaient devant la porte du milieu sortirent et Lola fit quelques pas vers l'arrière.

C'est alors qu'elle les vit.

Ils étaient tout au fond, sur la dernière rangée de sièges. Leurs deux épaules se touchaient mais chacun regardait dans une direction différente. Marc était assis contre la fenêtre et comme la dernière rangée de siège se trouvait surélevée, il avait l'air de regarder la rue et les passants de haut, puis de là, toute la ville. Frank lui avait le visage tourné de l'autre côté. Peut-être regardait-il par la fenêtre également ; peut-être regardait-il les passagers du bus, leurs blousons, leurs parkas, ou leurs k-ways légers.

Ce qui frappa Lola, c'est qu'ils avaient l'air identiques. Identiques et âgés. Comme deux vieux jumeaux, non pas de son âge, c'est-à-dire de cet âge intermédiaire pris entre la jeunesse et la vieillesse, mais d'un âge archaïque et infini. Elle les regarda encore jusqu'à être secouée par

le bus. Elle se cogna contre la vitre puis reprit soudain ses esprits.

Ils ne m'ont pas vu pensa-t-elle. Ils ne m'ont pas vu. Elle fit en sorte d'interposer une vieille dame sur le trajet de leurs regards, et elle attendit. Les rues défilèrent. Les quelques autos qui glissaient au rythme du bus. La Seine, son gros corps bleu étendu entre les berges. Puis à nouveau la terre. Le palais de justice, la vieille horloge médiévale devant laquelle s'attardait un groupe de touristes. « Les aiguilles » disait le guide dans son micro, mais le bus survola la Seine à nouveau et les portes s'ouvrirent.

Lola vit le ciel. Elle mit un pied devant l'autre. Elle vit la grande fontaine Saint-Michel. Le dragon et...

Lola entendit-elle.

Elle sursauta et se retourna brusquement.

Ils étaient là tous les deux.

Le bus ferma ses portes et il disparut entre les arbres et les ombres.

Elle resta muette.

En face d'elle, Frank la regardait, les yeux absents. A sa droite, Marc la fixait avec colère.

Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

Lola balbutia puis finit par répondre rien. Rien.

Tu viens avec nous ! dit brusquement Frank en avançant vers elle.

Lola se recula vivement et tendit sa main pour le repousser.

Aussitôt Frank s'arrêta. Elle vit que Marc le retenait par le bras.

Laisse, dit Marc fermement.

Frank s'immobilisa mais il garda son regard vide braqué sur le corps de Lola.

Frank voulait simplement te demander si tu voulais boire un verre avec nous. Rien de plus,

dit Marc avec un sourire désagréable.

Il y eut un silence puis Marc reprit la parole :

Alors Lola ? Tu viens avec nous boire un verre ?

Oui, s'entendit murmurer Lola.

Alors allons-y, dit Marc qui tenait toujours fermement le bras de Frank.

Ils firent quelques pas sur le boulevard et Marc finit par montrer du doigt un vieux PMU à la devanture rouge et trouée par endroits. A l'intérieur, quatre ou cinq types faisaient la queue sans se presser pour acheter des cigarettes. Sur l'écran suspendu au plafond, des chevaux finissaient de courir sur une pelouse acidulée.

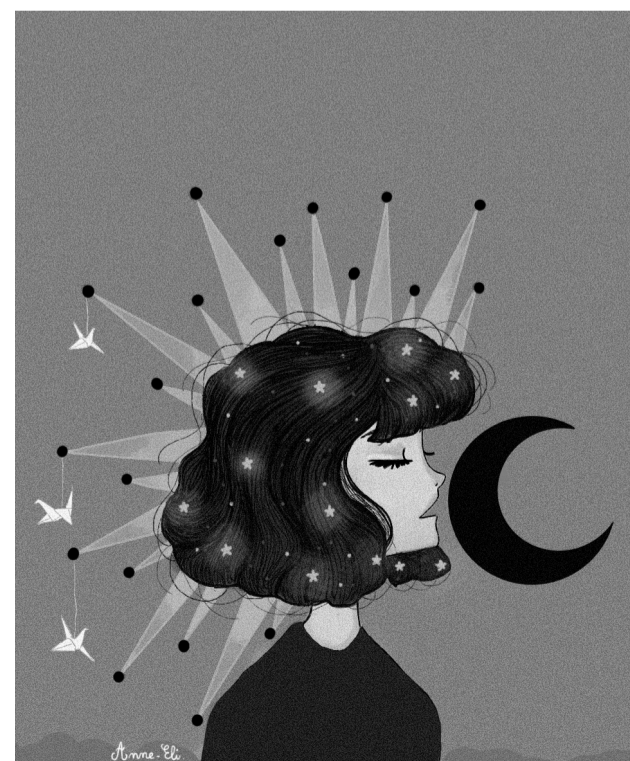
C'est bien là ? Non ? demanda Marc.

Oui, répondit Lola sans réfléchir.

Ils s'installèrent tous les trois en terrasse et Marc et Frank commandèrent deux expressos. Lola demanda un Perrier et ils attendirent tous les trois en silence que leur commande arrive. Dans son dos, Lola sentait le boulevard, les piétons qui marchaient d'un pas rapide et la circulation particulièrement dense à cette heure-ci.

A travers la vitre du PMU, elle se mit à suivre la retransmission des courses sur l'écran. A l'intérieur, l'un des serveurs, accoudé au comptoir, regardait les chevaux, hypnotisé. Parfois, d'un geste mécanique, il donnait un coup de torchon sur son comptoir.

Marc se retourna vers le PMU et il





comprit que Lola regardait les courses.

Tu aimes ça Lola ? demanda Marc. Les courses ?

Non-non fit Lola. C'est juste que...

Tu veux savoir qui va gagner ? demanda Marc avec un sourire.

Comment ça ? demanda Lola.

Quel cheval va gagner la course. Regarde. Ils sont trois à concourir. Il y a Caviar Noir, c'est le grand noir au milieu là. A sa droite, c'est Alydar. Tu connais un peu les chevaux Lola ?

Oui-oui, répondit Lola en observant le téléviseur.

Et l'autre cheval c'est Silence du Dimanche. Evidemment, à première vue tout le monde parierait sur Caviar Noir. Il est grand, élancé et sa couleur joue également non ? Le noir. Une couleur qui semble aller avec la vitesse. Silence du Dimanche au contraire est petit. Mais être petit et nerveux peut également se révéler un avantage n'est-ce pas ? Mais passons. Je suppose que par contre, peu de gens payent attention à Alydar. Alydar a l'air d'avoir pour caractéristique principale d'être distrait. Regarde. Il ne cesse pas de remuer la tête, comme s'il pensait à autre chose. Or personne ne parierait sur quelqu'un de distrait n'est-ce pas ? Toi Lola, tu ne parieras pas sur quelqu'un de distrait n'est-ce pas ?

Non, répondit Lola. Non plutôt sur les autres chevaux c'est vrai.

Et pourtant..., répondit Marc, la distract-

tion n'est parfois pas si mauvaise. Car qu'est-ce qu'il va se passer quand le départ va être annoncé ? Silence du Dimanche et Caviar Noir vont s'élancer à toute vitesse. Un duel va alors commencer entre les deux étalons. Et que restera-t-il pour Alydar ? Hein ? Dis-moi Lola, que restera-t-il pour Alydar à ton avis ?

Sur l'écran de télévision, la caméra glissait en un lent travelling sur les différents chevaux. En plus des trois dont parlait Marc, il y en avait d'autres qu'il n'avait pas évoqué. C'étaient des chevaux anodins, aux muscles robustes mais qui ne dégaugeaient pas la même chose que les trois autres. On aurait eu du mal à parier sur eux. Puis la caméra changea de plan et on vit les gradins qui par endroits étaient légèrement remplis, en d'autres parfaitement vides.

Tu es déjà allée à une course Lola ? demanda Marc qui souriait toujours.

Non, répondit Lola. Jamais.

Tu veux savoir comment c'est ? dit Marc.

Lola ne répondit pas.

C'est toujours pareil, reprit Marc.

Oui, murmura Frank qui s'était tu tout ce temps et paraissait ne pas savoir de quoi on parlait.

Pourtant, Alydar va gagner dit Marc.

Et pourquoi ça ? demanda Lola qui regardait toujours l'écran.

Parce que c'est comme ça que les choses marchent. Rien ne marche jamais comme prévu n'est-ce pas Lola ?

Oui, murmura à nouveau Frank. Oui, répéta-t-il en regardant la table et en triturant sa main qu'il avait placée sur le rebord en métal.

Caviar Noir et Silence du Dimanche ne vont compter pour rien dans cette course. Tu veux savoir la vérité ma petite Lola ?

Oui, souffla à nouveau Frank doucement et qui semblait ne parler qu'à lui-même.

Mais la vérité ma petite Lola peu de gens peuvent la supporter. Est-ce que toi tu la supporterais la vérité Lola ?

Oui, murmura à nouveau Frank qui se pinçait le dos de la main et dont les paupières se fermaient puis s'ouvraient mécaniquement.

La vérité Lola c'est qu'il n'y a rien. Rien d'autre que la course. Et la course qui recommencera encore et encore. Et dans cette course, il va y avoir des morts. Tu le comprends ça Lola ? Que la course n'est pas juste un jeu ? Est-ce que tu es capable de le comprendre Lola ?

Oui siffla à nouveau Marc dont la main entre ses ongles était devenue rouge sang.

La vérité dit Marc n'est peut-être rien d'autre que la violence. La violence et l'amour. La violence ou l'amour. La violence qui n'est rien d'autre que l'amour. Tu comprends ça petite Lola ?

Lola ne répondit rien. Elle regarda Marc et Frank et pensa je dois partir.

Tu veux boire quelque chose Lola ? demanda soudain Marc. Un whisky ? Une bière ? Je ne sais pas. Qu'est-ce que boivent les femmes dans ton genre ? Est-ce que les femmes dans ton genre parviennent parfois à choisir ? Hein ? Dis-moi Lola.

Lola ne répondit rien et Marc continua de la regarder.

Ou bien est-ce que les femmes comme toi évoluent au gré de leur fantaisie ? Je ne sais pas moi, fit Marc en se tournant vers Frank. Qu'en penses-tu Frank ? Est-ce que tu penses que Lola a des préférences ? Est-ce que tu penses que Lola est capable d'une telle chose ?

Oui, siffla à nouveau Frank dont la main commençait à perler de gouttes de sang.

La vérité, dit Marc qui se tourna à nouveau vers Lola, c'est que les choses changent. La vérité Lola, la vérité que peu de gens peuvent supporter c'est que le monde est imprévisible. Un jour untel est un ami. Un jour untel est ennemi. Peut-être connais-tu ce genre de choses Lola non ?

Lola ne répondit rien. Elle fixait la main de Frank qui saignait entre ses ongles.

En fait, dit Marc, je ne suis pas sûr que tu puisses comprendre quoi que ce soit. Après tout, je ne sais pas si tu as jamais compris quoi que ce soit. Tu veux savoir la vérité Lola ? Tu veux savoir ce que je pense de tout ça ?

Lola ne répondit rien.

A côté de Marc, Frank souffla oui à nouveau, plus comme un cri que comme une parole.

La vérité, dit Marc dont les muscles du cou s'étaient soudain tendus et qui ressemblait à un bœuf sacré, c'est que beaucoup de gens nous déçoivent. Tu vois. C'est si simple finalement. Si simple de comprendre pourquoi Silence du Dimanche et Caviar Noir vont perdre dans un instant. Pourtant, c'étaient les préférés de nombreux parieurs. N'est-ce pas Lola ?

Puis Marc se retourna vers l'écran et il dit : « Regarde ».

Sur l'écran, les cheveux couraient mainte-

nant à toute vitesse. Les couleurs étaient saturées et avec la distance on ne voyait que quelques ombres courir sur un halo de pelouse verte. Les ombres coururent un instant à la même vitesse, formant une masse sombre et inquiète, mais assez rapidement, elles se détachèrent et l'une d'elle prit le devant.

Avant même de voir la fin de la course Marc se tourna vers Lola et la regarda dans les yeux.

Vois-tu, dit Marc. Comme tout est simple finalement.

Puis il se leva et il posa un billet de vingt sur la table.

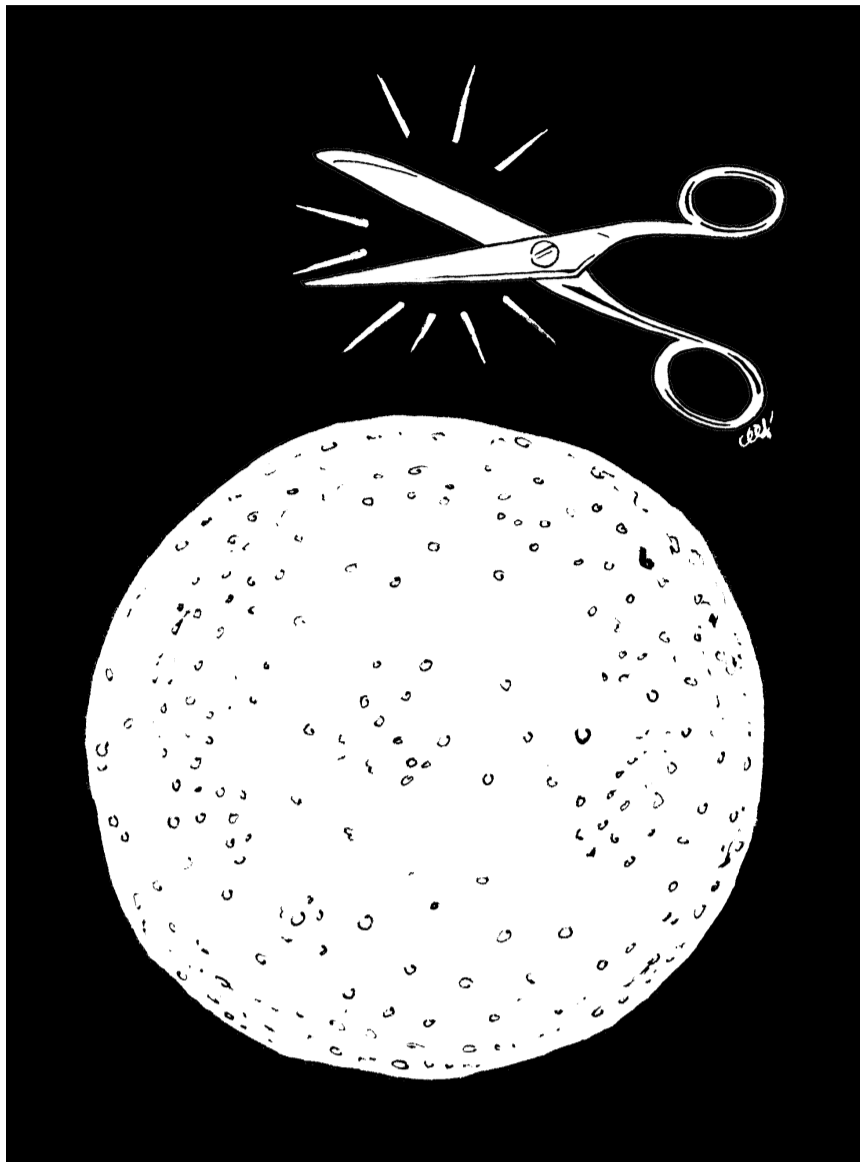
On va se revoir, dit-il.

Allez, dit-il à Frank.

Frank lâcha enfin sa main qui dégoulinait de sang et se leva.

Ils quittèrent la terrasse et Lola les vit disparaître dans la foule.





L'AIGUILLE ET LE FIL

Aujourd'hui, j'ai vu ma mère assise,
humectant un fil de sa salive,
cherchant à percer ce qui résiste toujours,
le trou d'une aiguille.

Ses mains mémorisent le tissu, à la recherche
d'une couture,
de l'effet d'une entaille,
une déchirure.

Lorsqu'elle la trouve enfin,
elle enfonce l'aiguille et, point par point,
recoud le bord
du tissu détérioré.

L'envie d'errer dans la marge,
de courir au bord des choses,
d'être un liquide au coin de la bouche,
de parler à ceux qui sont partis.

Aujourd'hui, je l'ai vue assise,
un fil entre les lèvres.
Ma mère me sourit toujours,
même si elle dort au loin.

UNE LIGNE

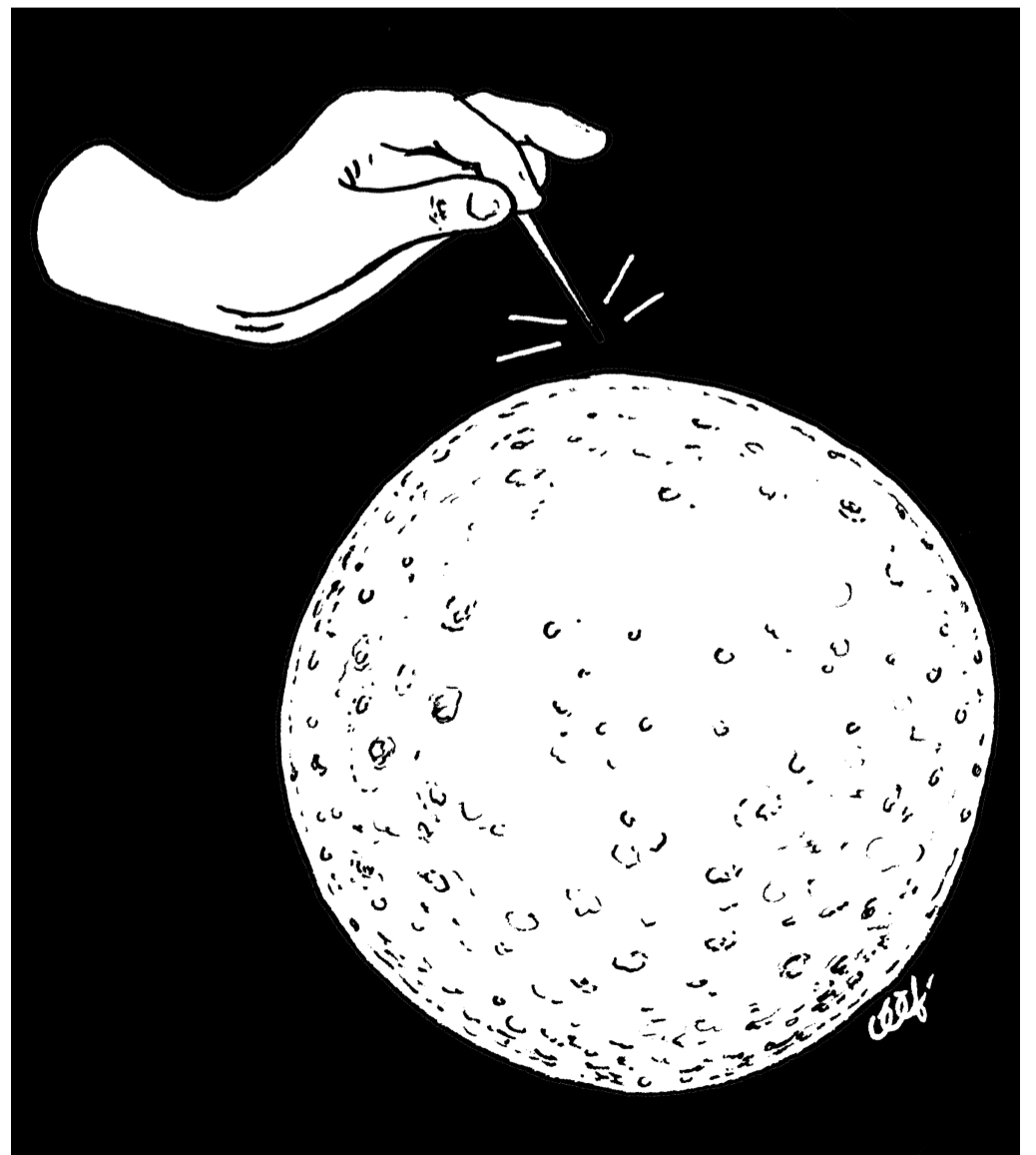
*J'écris
pour que l'eau empoisonnée
puisse être bue*
-Chantal Maillard-

Je t'ai apporté des fleurs
pour que tu ne pleures plus.
Le vent les caressera
comme mes mains ont caressé tes cheveux.
Il marmonnera une question :
Est-ce toi qui as décidé de partir ?
Ton histoire, c'est l'histoire d'Antigone.
Tu n'as pas eu le temps
de te rendre compte que tu existais.

Je veux t'écrire
parce que je ne sais pas prier,
parce qu'ici personne ne nous juge quand nous pleurons,
parce que la parole est plus pure.
Elle franchit le seuil
entre ce qui se voit
et ce qui ne s'exprime pas,
elle nous maintient unies
et me permet de voir
que tu as des taches de chocolat sur tout le visage,
que tu fredonnes une chanson inventée,
que tu te moques de tout le monde,
comme tu l'as toujours fait.

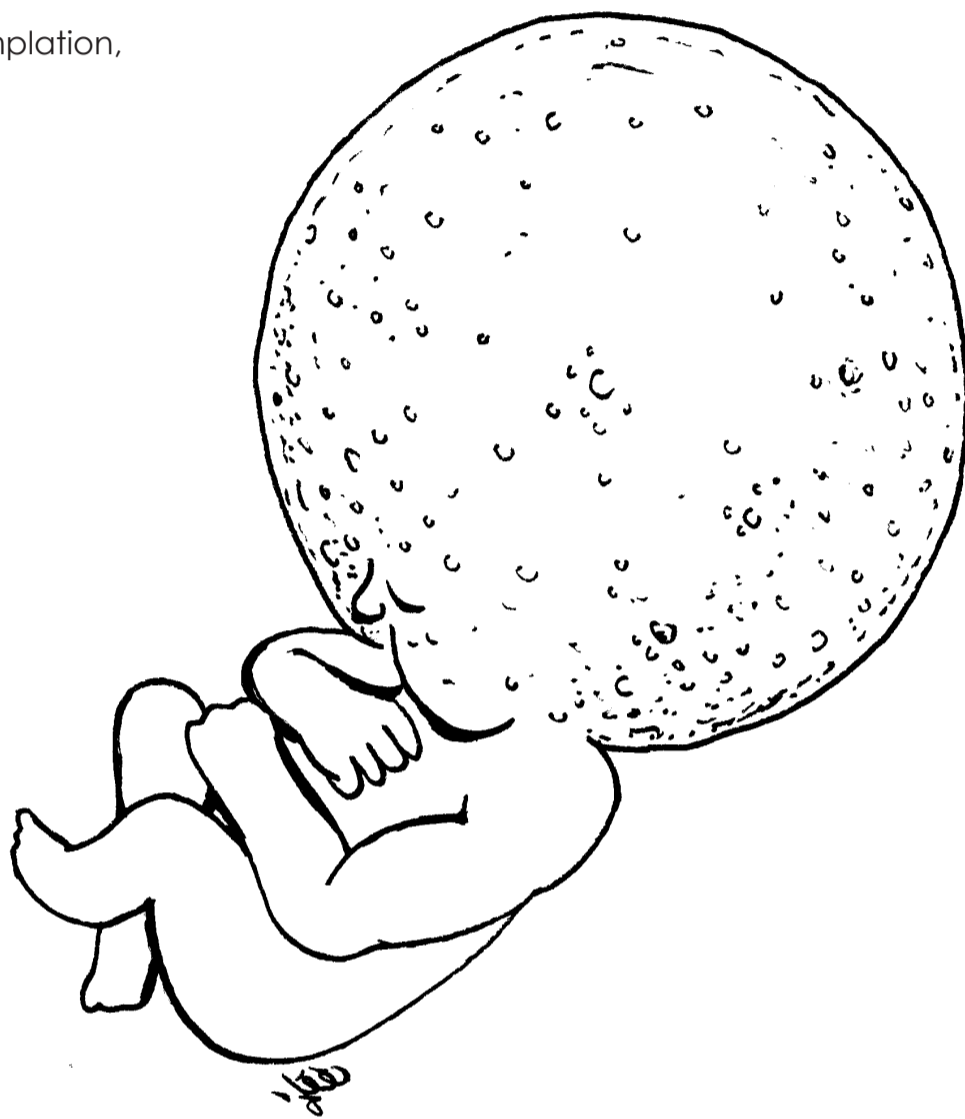
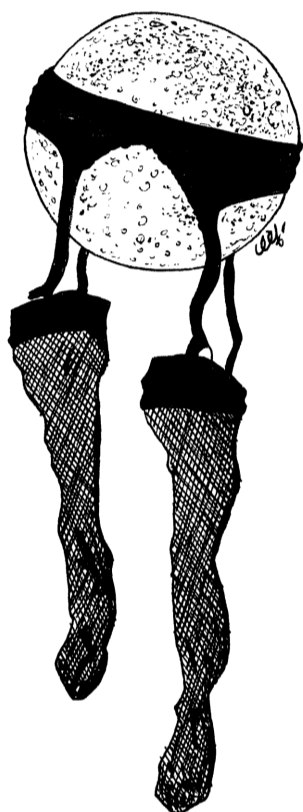
Tu es encore là,
parce qu'ils t'ont vu errer
dans les ruelles et sur les places.

Et maintenant, tu attends
sur l'escalier habituel, près de la muraille,
de prendre une voiture pour aller à la plage,
de te baigner en premier,
profondément,
cherchant à dépasser
la ligne d'horizon.

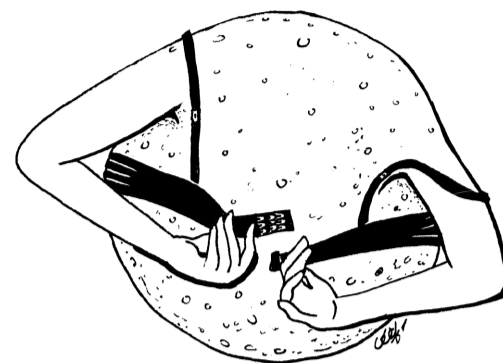


IN INTERIORE HOMINIS HABITAT VERITAS

Elle est résistante
comme cette pierre qui
ne se laisse pas travailler.
La tailler, c'est
extirper la douleur passée,
affronter la réalité sans oubli ni résignation,
tourner son regard vers l'intérieur
(comme l'affirme Plotin),
se perdre dans la contemplation,
trouver cette lumière qui,
comme le feu,
transperce tout
sans se laisser percée.
Un éclair :
le début et la fin
du regard.



Rouge et chaude



C'est là que j'ai été le plus
proche
de voir naître quelque chose en
moi.
Tant de jours se sont écoulés
que j'ai vraiment cru
que cela allait se produire.
Même mon corps le pensait.
Il y croyait tellement
qu'après quelques semaines,
une tache est apparue sur mon
ventre.
Rouge et chaude.
Elle me démangeait terrible-
ment.
À l'hôpital,
un médecin a parlé d'«éruption».
C'était probablement dû
au frottement de ma peau
contre un tissu.
J'ai souri intérieurement.
Pourquoi est-ce si difficile
de regarder dehors ?
Je n'ai rien dit à personne.
Ni à lui, ni à mes parents,
ni à celui qui avait déclenché ma peur.
Une piqûre a suffi
à faire disparaître tous les signes.

Julia Amo

Le mot des illustrateur.trice.s

EVERN

Depuis 2020, j'essaie de créer des endroits
inspirants et des textures qui me plaisent.

J'utilise du papier essentiellement car je
n'ai jamais eu le courage d'apprendre à utili-
ser PhotoShop.

Je vis en périphérie bruxelloise.

SOPHIE MORALES

Élevée dans une famille multicultu-
relle sur différents sols, je suis mue depuis
l'enfance par le désir de vérité et d'utili-
té. Après des études en santé, je suis reve-
nue à l'art pour m'engager et m'épanouir
dans l'art... utile. Certains dessinent pour
raconter leur histoire, moi je dessine une ré-
alité en miroir pour être utile face aux faits.

Antilope

Directeur Alexandre Jadin

Rédacteur.ice.s en chef Ulysse Lévy-Bruhl & Maxime Dessy

Président honoraire Mario Ranieri Martinotti

Secrétaire de rédaction Eléonore Gogé

Chefs de rubrique Jeanne Fayol, Eléonore Gogé, Alexis Duarte, Edouard
Brugnot, Ben Harding, Melina Tornor, Laetitia le Moan,
Claire Vincent Boriel

Direction artistique Laetitia le Moan et Elyse Béasse

Trésorier Alexandre Crosnier

Coordinateur dessin de presse Lodi Maracescu

Directrice De La Communication Claire Vincent Boriel

Illustrateur.ice.s Evern, Ferrari Mila, Morales Sophie, Vigeant Julie, Anne-Eli,
Lodi, Cécif

Rédacteur.ice.s Suzanne Busson, Nathan Gombert, Lucas Brangé, Valentine
Pastor, Manon Kubiak, Alexis Duarte, Fernando Mendes,
Elyse Béasse, André Labarthe, Clothilde Roques, Alexandre
Jadin, Théo Di Giovanni, Julia Amo

Mise en page Camille Vingerhoets

Imprimé à Condé-sur-Noireau par
Corlet Imprimeur SA

Association régie par la loi de 1901 :
N° SIRET : 814 503 645 000 16

redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook : Journal La Gazelle
Instagram : @journal_lagazelle



**Sorbonne
Nouvelle**
université des cultures